

Cahier de
Tante MARGUERITE

NOTE de l'EDITEUR

Le voici enfin ce CAHIER DE TANTE MARGUERITE.

Tous ceux qui en avaient entendu parler s'inquiétaient de savoir ce qu'il était devenu : Les Soeurs du Saint Sacrement l'avaient-elles gardé dans leurs archives ? Avait-il été rendu à la famille ? Était-il tout simplement perdu, et avec lui tout espoir de connaître un jour "le Secret du Curé d'Ars".

C'est Anne-Marie Passot qui a retrouvé ce précieux document familial dans les papiers de son Père. Nous lui devons de pouvoir lire, en cette année du centenaire de leur mariage, la touchante histoire de nos grands-parents, Paul et Anaïs.

La présentation est admirable. La photocopie vous permettra d'apprécier ce beau travail bien fait, cette inimitable écriture.

En lisant le CAHIER DE TANTE MARGUERITE comment ne pas être ému par la ferveur avec laquelle, cette femme qui a consacré sa vie au Seigneur et accepté de n'avoir, mari ni enfants, chante la gloire de la famille. Ce récit charme par sa simplicité et sa fraîcheur d'âme. Mais il faudra vous résigner : Ce cahier ne nous révélera pas "le Secret du Curé d'Ars". Dans une lettre à sa soeur Alice, que nous avons trouvée au milieu d'autres documents, nous pouvons lire "pour le Secret du Curé d'Ars, il ne faut pas en parler : c'est un secret".

Cependant un mystère en fait surgir un autre : Quel est l'auteur du CAHIER DE TANTE MARGUERITE ? A voir l'ampleur de la correspondance entre les deux soeurs on se demande si tante Alice n'y a pas contribué pour beaucoup. Nous le saurons sans doute quand tous les brouillons et lettres auront été déchiffrés et classés, et c'est peut-être la dernière "devinette" que Tante Marguerite aura ainsi posée à ses neveux.

.../...

Elle était si gaie, la chère Tante qu'on doit bien s'amuser dans le petit coin de ciel où elle est aujourd'hui. Est-ce irrespectueux de l'imaginer, au milieu des saints et des anges, clignant des yeux d'un air malicieux proposant à quelque vénérable bienheureux sa fameuse devinette "Dites-moi, ô grand Saint, ces 4 villes qui font 20". Le bienheureux ne sait pas. La Tante de l'aider... "Et les 3 villes qui font 21 ... allons, allons : la Maison Mère est à Autun, ôte-un. Troyes - Foix - Cette - Autun".

Tante Marguerite fit presque toute sa carrière à Genève. Dans la ville de Calvin, ces dames du Saint Sacrement avaient dû renoncer à leur costume; elles n'avaient pas abandonné cette joie d'enfant, cette sainte allégresse qui ne se trouve que dans les couvents. Ce cloître sans grilles, ces murs pleins de fous rires, de chuchotements et d'innocentes plaisanteries évoquaient une volière. La directrice s'appelait d'ailleurs Melle. Merle. Elle avait toujours en réserve pour les neveux de passage, des chocolats suisses, un petit vin de Samos, et une chanson nouvelle de Dalcroz.

Tante Marguerite revint à Autun pour y finir ses jours. C'est là que nous l'avons revue pour la dernière fois, frêle silhouette soutenue par deux soeurs, avançant vers nous au long d'un interminable couloir carrelé. Plus menue que jamais, l'esprit vif et l'oeil alerte, s'embrouillant pourtant, un peu, dans le compte de ces petits neveux si nombreux, à qui elle s'obstinait à vouloir donner un numéro d'ordre à mesure que les faire-part bleus ou roses annonçaient naissance et baptême.

Chère Tante Marguerite n'abandonnez pas cette famille que vous n'avez cessé de porter dans votre coeur et dans vos prières. Faites nous comprendre, je vous prie, maintenant que vous êtes dans la gloire du Père ce qui fut et demeure la Source inépuisable de votre Joie.

G. V.

Amplepuis - Avril 1969

en cette année du centenaire du mariage de nos grands-parents.

S O M M A I R E

	<u>Pages</u>
- Nos grands-parents paternels	2
- Nos grands-parents maternels	3
- La vie de nos grands-parents avant leur mariage	6 - 7
- Papa - vie familiale	8
- Prière de notre Maman	11
- Audience de Léon XIII	27 à 29
- Enfants de Paul et Anaïs	31
- Maman - Vie familiale	40
- Bonne Maman Goutard et Tante Jenny	71
- Caroline	81
- Descendance de Jean Baptiste Vignon et Marie Mitton	84 - 85
- Pour Marie	97
- Madame Paul Vignon : Antoinette Chermette	100
- Séraphine, notre soeur Carmélite	118
- Marie-Josèphe Vignon	141
- Gabrielle Vignon	148
- Madame Charles Vignon : Louise Favrichon	149
- Noces d'argent d'oncle Louis	175
- Mort de Tante Alice	178

Loue soit Jésus-Christ!

2

La Famille

Pie XII, Pie XI et Léon XIII

n'ont pas cessé de répéter : ...

"La Famille est la pièce angulaire
de la société chrétienne."

Vie du Général Gaston de Sonis
1825-1887

par Albert Bessières. S.I. page 7.

Gaston de Sonis est un père de 12
enfants, un héros et un saint.

Gloire à Dieu!

pour tous les bienfaits
qu'Il a accordés à notre Famille!

Son Nom est Saint!...

2 Nos Grands Parents paternels

Jean-Baptiste Antoine Vignon et Marie McKinnon
ont eu comme enfants

Philippe Vignon

Séraphine Vignon

Victoire Vignon

Louise Vignon

Paul, notre cher Papa

Philippe	marie	à Elgathe Choquit	oncle Philippe et tante Elgathe
Séraphine	mariee	à M ^{re} Sagne	tante Séraphine et oncle Sagne
Victoire	religieuse	bénédictine Pradines	Tante S ^t Bernard
Louise	mariee	à Damas Girard	Tante Louise et oncle Damas
Paul	marie	à Anaïs Goutard	le 1 ^{er} avril 1869 en l'église d'Amplepuis.

Nos Grands-Parents maternels

Jean. Marie Goutard et Claudine Vacher
faisant du mousclinge à l'usage maurel jeune. 2. vendit le commerce
 ont eu comme enfants

Louise Goutard

Jenny Goutard

Anais, notre chère Mamie

Louise	mariee	à M ^r Empereur de Lyon	Cante Louise et oncle Empereur.
Jenny	célibataire	c'est la bonne Cante Jenny	Cante Jenny Cante
Anais	mariee	à Paul Vignon	le 1 ^{er} avril 1869 en l'église d'Amplepuis

103

Une page
sur la vie de nos
Parents avant leur
Mariage.

Paul Vignon naquit à Ampépuis (Rhône), le
Son père, Jean-Baptiste Antoine Vignon et sa mère Marie Mitton
...étaient des chrétiens convaincus, faisant preuve de leur esprit de foi dans l'éducation
des enfants que Dieu leur avait déjà confiés. Paul était le 5.

Cette joyeuse famille habitait la maison en face de l'église. Là, se trouvait
le commerce de quincaillerie et librairie fondé par le Grand-Père, Jean-
Baptiste Vignon.

Le travail était en honneur dans cette maison et le bonheur y habitait
parce que la vie chrétienne y était aussi et y attirait les bénédictions
du ciel.

La famille faisait en commun la prière du matin et du soir.

Le repos du dimanche... repos complet par la fermeture du magasin
Sanctification du dimanche par l'assistance non seulement à la Messe,
mais aux autres offices.

Pratique de la vertu dans la vie quotidienne.

Voilà l'atmosphère où grandit Paul:

Après les premières études chez les Frères de St-Victor à Ampépuis, il
fut envoyé chez les Pères Maristes de St-Chamond, où se trouvaient à ce mo-
ment le P. André Vignon et le P. Cholin de Joazeux.

A son retour du collège, Paul se mit de suite au commerce.

Ses frères et sœurs, les uns après les autres, quittèrent le foyer pour
fonder à leur tour une famille.

Sa sœur Victoire entra au Monastère des Dames Benedictines de
Pradines en 1855 et y reçut le nom de St. St. Bernard. La date de sa Profession
est gravée à l'intérieur de son anneau d'or, conservé dans la famille.

"Je suis à Jésus-Christ! 29 avril 1857... St. de St. Bernard." Jean Baptiste Antoine Vignon
Le père de cette heureuse famille mourut le 17 avril 1863, à l'âge de 59 ans,
emportant l'estime qu'il avait méritée par sa belle vie.

Dans la maison si peuplée autrefois, Bonne Maman Vignon restait
seule avec son fils Paul.

Celui-ci, le 1er avril 1869, y amenait sa jeune épouse:

Anais Goutard

Anais Goutard vint au monde à Amplepuis (Rhône) 1842

Elle était la troisième fille de Jean-Marie Goutard et de Claudine Vacher.

Son père, fabricant de mousseline-lisine était à Carare, habitait avec sa famille à la Quarantaine. Il mourut jeune, et sa mère ne pouvant continuer le commerce le vendit se réservant son habitation à la Quarantaine. C'est là, qu'Anais grandit avec ses deux sœurs, Louise et Jenny, recevant de sa mère chrétienne la formation pieuse qu'elle devait répandre plus tard dans sa nombreuse famille.

Elle fit ses études à Amplepuis, puis à Lyon, chez Mesdemoiselles Deschamps qui avaient un pensionnat renommé, rue de l'Orangerie, près de la rue de l'Oratoire.

Rentrée de pension, Anais, avec sa mère et ses sœurs vivaient paisiblement s'occupant de ménage, de travaux de couture et broderie, pour faire leurs trousseaux comme c'était l'usage.

A quatorze ans, elle fit le voyage d'Ars et parla de sa vocation au saint Curé qui lui dit: "Mon enfant, vous êtes encore bien jeune... vous n'avez que 14 ans!" A ce moment, Anais avait quelque idée de vie religieuse, nous a-t-elle dit.

Bonne Maman Goutard avait un vrai culte pour le saint Curé d'Ars, dont elle reçut plusieurs fois des faveurs. Elle lui demanda un jour de bénir 3 chapelets pour ses filles, chapelets en corail dont un existe encore ici. Le bon Curé voulut les mettre dans le creux de sa main pour les bénir.

Un autre souvenir, c'est une image "Ecce Homo" très expressif, au bas duquel le saint Curé avait accepté de mettre sa signature. Ce tableau a orné la chambre de Monsieur le Curé de Seigneux, Abbé Louis, fils d'Anais pendant sa vie de prêtre.

La jeune pèlerine ne devait pas être religieuse, elle se prépara par une vie chrétienne et sérieuse à la mission que le bon Dieu lui réservait.

Le 1^{er} avril 1869, Anais devenait Madame Paul Vignon.

Papa

Vie familiale

Le 1^{er} Avril 1869.

Monsieur Paul Vignon et Mademoiselle Annaïs Goulard se présentent à l'église d'Amplepuis accompagnés par des couples de Parents et d'amis. Le mariage est célébré avec piété, solennité et joie.

Belle journée, puis départ pour le voyage de nocce: côte d'azur.

En arrivant près de la belle ville d'Avignon, le jeune époux dit à son épouse: « Madame Al Vignon, descendez à Avignon » Celle-ci d'ajouter: « Quand est-ce que nous

nous tutoierons? Réponse: Quand tu voudras...

Le voyage de noces fut beau! Heureux voyage, sauf un souvenir rappelé souvent....

Voulant se faire plaisir réciproquement, l'un propose et l'autre accepte une promenade en bateau sur la Méditerranée. Mer belle et engageante au départ mais qui devient méchante et cause quelques fâtes émotions aux jeunes époux. Le retour sur la terre ferme paraît bien bon!

Les premières années de mariage se passèrent dans la compagnie affectueuse de Bonne Mearnan Vignon, qui partit pour son éternité le 22 novembre 1874, laissant le souvenir de sa bonté et de ses vertus.

Mais, peu à peu, le foyer s'était peuplé de Joseph - Marie - Marguerite - Louis.

La famille grandissait, il fallait aussi développer le commerce. Leur établir les deux à l'aise, tout fut transporté dans la maison de la Place du Marché organisée comme magasins et appartement plus spacieux.

Le commerce prospéra, non sans peine, mais grâce à la bénédiction du ciel qui bénit les familles nombreuses et chrétiennes où Dieu a la place qui lui est due: la première. Dans ce foyer les parents faisaient revivre les principes de foi, les vertus qu'ils avaient puisées dans leurs familles respectives. Ils voulaient former, autour de leurs enfants, cette atmosphère que produit le bon exemple et les pratiques religieuses auxquelles on les habitue.

Prière de notre Mamam :

Voici la prière intime de notre chère Mamam : "Mon Dieu que mes enfants soient tous sauvés, si l'un d'eux ne devait pas aller au ciel, prenez-le s. v. p. pendant qu'il est pur et qu'il vous aime. "

Quel respect nos Parents nous inspirait pour tout ce qui touche à la religion, aux directives de l'Eglise, à ses ministres ! Sans malice, je parlais, un jour, d'un mouvement nerveux que j'avais remarqué chez un prêtre et j'en riais. J'ai été remise en place d'une façon qui m'a empêchée de recommencer. On cherchait d'ailleurs à nous détourner de l'esprit de critique, de relever les défauts des autres, ce dont nous n'étions pas chargées. Puis, on nous formait à respecter l'autorité tant à

l'école que dans la famille, et nous savions que devant un ordre donné nous n'avions qu'à obéir ou une sanction suivrait.

Et nous grandissions heureux dans cette atmosphère de fermeté accompagnée des bontés continuelles de nos Parents. Je vais dire, les sévérités nous touchaient plus fortement, car elles allaient contre nos goûts. C'est aimer vraiment que de reprendre et corriger en temps utile. Nous leur sommes reconnaissants de tout ce qu'ils ont fait pour nous former à la vie chrétienne, source du vrai bonheur ici-bas, et de préparation à un bel et louable avenir matériel.

Ce dernier point fait ressortir la valeur de notre Père ! Pour élever 9 enfants avec des ressources modestes il dut faire des

prodiges. Il a voulu pour nous une certaine éducation, afin de préparer à chacun une situation convenable. Pour cela, il avait à cœur de développer son commerce, d'y ajouter de nouvelles branches. Tout d'abord, il avait songé à la reliure, à la photographie. — L'imprimerie devait lui fournir ce qu'il cherchoit. Où prit-il les premières notions de cette industrie? La Providence le conduisit, et la première presse-petite... — puisqu'elle tenait sur une table, a été le point de départ de l'imposante imprimerie actuelle! Cette petite presse a été suivie d'autres plus fortes, de machines à imprimer. Outillages et matériel se développaient graduellement, mais non sans difficultés financières et autres. Pour organiser un travail auquel on n'est pas habitué et pour se

former soi-même, s'ingénier, ne pas se décourager des mécomptes.... que de soucis pour notre pauvre père!

Heureusement, son fils aîné Joseph partageait ses travaux et lui était d'un bon secours. Bien souvent on avait conseillé à notre père d'envoyer Joseph en apprentissage pour le former plus rapidement, ce qu'il a toujours refusé voulant garder son fils auprès de lui. Et la Providence lui envoyait de temps en temps des ouvriers de passage qui lui rendaient de précieux services, en lui donnant des principes, des manières de faire qui lui facilitaient le travail. Marie, puis Marguerite rendaient aussi de grands services.

Pour rendre le travail moins fatigant, notre père voulut actionner les machines par un moteur à gaz, mais pour l'installer il

fallait de l'espace. La maison Dumas fut
louée et là, furent mis le moteur, les machines
et tout le matériel de l'imprimerie. Puis, ensuite,
notre père commença les constructions dans le
jardin Dumas. Un premier bâtiment qui
lui faisait dire en riant qu'il prenait une triste
maladie: "la maladie de la pierre". Dans
ce bâtiment, de nouvelles machines plus im-
portantes, plus perfectionnées furent installées,
les unes après les autres. Le travail abondait.
Toutes les bonnes volontés avaient chacune
un emploi.

Après la mort de Bonne Maman
Goutard, mars 1893, sa maison qui
touchait la maison Dumas fut trans-
formée en magasins où l'on transporta
ceux de la maison de la place du Marché.

Puis, notre père fit couvrir la grande cour qui, elle aussi devint magasin pour y installer les articles de quincaillerie, de papiers peints et autres marchandises volumineuses.

Ce que tout cela suppose de soucis, d'embarras de dépenses!... Ce bon papa arrivait à bout de tout. Il voyait la Providence dans la marche de tous ces événements, et attribuait sa réussite en affaires à la sanctification du dimanche. Son magasin était fermé les dimanches et fêtes, et il "tenait" à ce repos dominical qui permet d'assister aux offices et de vivre réunis en famille. Il aimait beaucoup l'esprit familial et il doit joir au ciel de voir sa famille si remarquablement unie.

Les amis de papa, quelques-uns seuls.

ment lui disait qu'il devrait ouvrir son magasin le dimanche, ce jour facilitant les achats aux gens de la campagne. Il laissait dire et continuait à suivre les exemples de son père qui avait toujours agi ainsi.

Après avoir sanctifié le dimanche par l'assistance aux offices, nos joissions en famille soit par des divertissements à la maison ou des promenades à la campagne dans les beaux alentours d'Implepuis, Rochefort, Charivet, le Pin Bouchain, etc. Le bonheur de notre père était de nous arrêter sur quelque point élevé pour nous faire admirer les superbes panoramas qu'il affectionnait. Il en profitait pour nous

indiquer les choses intéressantes que nous voyions :
les hameaux, les propriétés des familles de
la région. Au Pin Bouchain il y avait
les souvenirs sur Napoléon, sur son passage
avec ses soldats. Or, sur "la route Napoléon",
qui existe encore, au relais datant des diligences
Napoléon a voulu manger un œuf, lequel on lui
a fait payer 20 francs. L'Empereur étonné dit
à l'hôtesse : « Les œufs sont donc si rares ici ? »
Il reçut la réponse : "Sire, ce ne sont pas les
œufs qui sont rares, ce sont les Empereurs...."

Puis, papa nous signalait des maisons
qui avaient abrité des prêtres pendant la
Révolution. A Sarron, le bois appelé "bois des
gendarmes", parce que deux gendarmes en
avaient été tués par deux détenus qu'ils
emmenaient en prison. Au hameau de

"La Chapelle", c'était le souvenir du convoi de prêtres prisonniers que l'on menait à Lyon et que les hommes de cette région voulaient délivrer. Parmi ces hommes et jeunes gens, plusieurs Vignon et Chermette se trouvaient. Il y eut une vraie échauffourée où quelques hommes et un gendarme furent tués. Puis, il se répandit sur la montagne un épais brouillard qui permit la dislocation de ces braves gens.

Souvent nous allions à St Claude voir les propriétés, la vigne (qui, hélas, n'a pas donné le résultat attendu.) Il fallait s'entendre et faire préparer la pêche des étangs. Grandes journées, inoubliables, pleines de souvenirs que ces pêches !...

Le petit étang avait un nom particulier.

Bigara

En hiver ——— Pendant les jours
d'hiver c'étaient des jeux à la maison, où
chaque âge avait ses préférés. Et puis: la musique,
quels bons moments elle a donnés!... Piano...
violon... flûte... chants!... duos!... Tout se réunissait
pour égayer la maison. Parfois, c'étaient de vrais
concerts avec, à la porte du salon, le programme
des divers morceaux avec les noms des exécutants.
D'autrefois c'était la lanterne magique, des
épreuves d'électricité, voir aussi: Théâtre Guignol.
Tout cela était animé et c'était un plaisir.
Quels agréables souvenirs de les revivre! Le temps
ne dure pas dans les familles nombreuses!...

Lorsque les tricycles et les bicyclettes firent
leur apparition, notre père acheta un gros tricycle
alors que ses fils avaient des bicyclettes. À l'arrière
du gros tricycle, sur un porte-charge, un des petits

était heureux d'être de la promenade. Tout cela n'est guère confortable lorsqu'on le compare aux autos. Ah! notre père aurait joui énormément de rouler sans peine... Cher papa, il n'a pas connu l'agrement de la vie qu'il nous a préparée par toutes ses peines et son travail!

Il avait du moins la joie de nous voir tous bien unis, nous efforçant de suivre sa vie chrétienne et laborieuse. Il considérait le travail comme une source de bonheur. Ah! comme c'est vrai! Il disait qu'il ne désirait pas pour nous une grande richesse mais une "misère dorée", une aisance qui oblige au travail pour la conserver. Une fortune, disait-il, souvent se commence dans l'indigence, s'accroît dans l'aisance, mais souvent se détruit dans l'abondance. Il en avait vu plusieurs cas.

Pour nous donner le goût du travail il savait
l'organiser à la portée de chacun, et chacun
recevait une rétribution en rapport à sa peine.

Ce qui nous encourageait et entretenait notre
ténacité. Voilà une chose chère aux enfants!

Perfectionnement du travail

Pour notre père, le travail n'arrêtait pas, il
allait toujours de l'avant. C'est ainsi qu'à
l'imprimerie, le moteur à gaz fut remplacé
bientôt par un moteur électrique. Il se
plaisait à parler de ce moteur et à faire voir
sa nouvelle installation qui était vraiment inté-
ressante. De nouvelles machines venaient de
l'augmenter et il fallut prendre de la main
d'œuvre étrangère, car la famille ne suffisait plus.
Le bon Papa abondait à tout. Il s'occupait du

magasin... il veillait aussi sur les besoins de l'imprimerie.

Le mariage de Joseph fut pour notre père une transition dans ce dernier travail, car, dès ce moment, Joseph eut la charge de l'imprimerie, puisque c'était la situation qui lui était destinée. Papa pouvait jouir ainsi du fruit de ses peines et voyait avec bonheur le développement toujours croissant de cette industrie. Chaque nouvelle machine était admirée, parce qu'elle était plus perfectionnée. Que dirait-il maintenant en voyant cette installation qui a débordé les nombreux locaux surajoutés les uns aux autres et a traversé la rue pour des agrandissements qui se développent toujours !

Générosité. — Les œuvres —

Notre Père était un homme de jugement sûr, aussi bien des personnes venaient lui demander conseil dans leurs difficultés.

Il était généreux autant que lui permettaient ses moyens et savait se priver au besoin pour soutenir les autres. Il continuait ainsi le geste de son G^d Père qui, lors de la construction de l'église, a rendu si souvent service à M^r le Curé. Celui-ci venait lui dire "Père Vignon, j'ai à payer des ouvriers.... et le bon G^d père comprenant son embarras lui disait "Monsieur le Curé, vous savez où est le tiroir, allez voir si vous y trouvez ce qui faut."

Papa, Il aimait les écoles libres, les œuvres diocésaines, le Denier des^{nt} culte et soutenait la Propagation de la Foi. Cette dernière œuvre

établie à templepuis, ^{par} de vivant de son Grand-père a toujours été confiée à la famille. C'est un grand honneur pour nous!

Un trait se rapportant à ce sujet, et concernant ce bon G.^d père: Il revenait un soir de Chizy où il avait été ^{pour} la collecte de la Propagation de la Foi. (Chizy versait, à ce moment, ses recettes à templepuis.) Quelques jours après, un homme lui dit, au magasin: "Père Vignon vous étiez bien en si nombreuse compagnie, tel jour, dans les bois sur la route de Chizy."

Oh, Grand-Père était seul; ce jour-là.

Mais, il avait l'habitude de prier les âmes du Purgatoire lorsqu'il voyageait seul... Il a toujours pensé qu'elles l'avaient entouré à ce moment là. Pourquoi lui a-t-on fait cette réflexion? Quelqu'un aurait-il su qu'il

portait de l'argent et aurait voulu l'attaquer?
 En voyant la "nombreuse file" qui l'accompagnait, il n'aura pas osé le faire, en voyant la "nombreuse compagnie."

Papa avait un caractère gai, jovial, qui animait les réunions de famille. Sa belle mémoire et sa bonne humeur lui aidaient à raconter beaucoup d'histoires d'autrefois qui nous charmaient.

En 1889, notre Père eut une grande joie: un pèlerinage à Rome... dont il est revenu impressionné extraordinairement, en raison de la bénédiction spéciale que Notre Saint Père le Pape Léon XIII lui donna.

Cette relation mérite sa place ici.

Elle est conservée religieusement en famille.
 La voici :

Gloire à Dieu

Faveur signalée accordée à Monsieur Paul Vignon d'Implepuis - Rhône, par la Sainteté le Pape Léon XIII, pendant l'audience accordée aux pèlerins français conduits à Rome par M^r Léon Harmel, en novembre 1889. C'est Monsieur Paul Vignon qui raconte :

Le 11 novembre 1889, après avoir assisté à la Messe de Léon XIII, les pèlerins du travail furent rangés autour de l'église de S^t Pierre, en face de la Confession.

Le Saint Père, dans une chaise à porteurs passait devant nous, donnant à baiser sa main droite soutenue par M^r Harmel.

J'avais le dessein de lui demander une bénédiction spéciale pour ma femme et nos huit enfants. Craignant d'être trop ému pour

adresser la parole au Pape, je pensais formuler ma requête sur une carte de visite, mais on nous avait recommandé de ne pas fatiguer le Saint-Père, et j'avais résolu de lui baiser seulement la main.

Arrivé en face de moi, Léon XIII se redresse et me fixe avec ses yeux si perçants en disant: "Dieu vous bénira ainsi que toute votre famille." A ces mots qui répondaient si bien à mon plus vif désir, l'émotion me saisit et je ne puis que me jeter sur sa main droite pour la baiser pendant que de ma main droite je pressais affectueusement sa main gauche.

Léon XIII: "Combien avez-vous d'enfants?"

— Huit, Saint-Père "

Et en même temps, peut-être même, avant moi, Monsieur Harmel disait:

Il a une nombreuse famille, huit enfants!

Ce fut le coup de grâce. D'où Monsieur Harmel me connaissait-il? J'éclatais en sanglots pendant que le Pape prenant ma tête entre ses deux mains m'attirait à Lui, et passant sa main droite sur ma tête, la gardait longtemps, en nous bénissant tous

J'étais assailli, mais j'entendais Léon XII me dire en s'éloignant:

" Elevez-les bien, vos Enfants.

Vous répondez de leur bonne éducation. "

En foi de quoi,

J'ai signé:

L. V.

Il voulut que Joseph et Louis fassent, à leur tour, le voyage de Rome. Quelques années après, en 1892, il eut cette joie. Il voulut envoyer au S^t Père, une offrande de chacun de nous. Les tiroirs s'ouvrirent et Paul qui était tout jeune, 5 ans, et pas bien riche, encore, mit des deux mains sa petite bourse et d'un geste spontané laissa tomber tout le contenu! Notre Père et nous tous, avons été émus de cette générosité enfantine et totale

Puis, notre Père eut la grande joie d'avoir un fils prêtre! Pour un chrétien comme lui c'est un honneur qui prime tout et il sut l'apprécier. Le bonheur de voir Louis prêtre ne lui a pas été donné puisqu'il est mort quelques mois avant l'ordination, mais les

Enfants de Paul Vignon marié à Anaïs Goutard

Les enfants de
Monsieur et de Madame Paul Vignon
par ordre de naissance: Goutard

Prénoms	Année Naissance	Date Naissance
Joseph	1869	17 décembre
Marie	1871	
Marguerite	1873	21 septembre
Louis	1875	15 juin
Seraphine		
Caroline	1879	
Alice	1880	10 avril
Charles	1882	
Paul	1885	29 novembre

prêtre 24 1^{bre}
1899

Messes de son prêtre ne lui ont-elles pas ouvert le paradis plus rapidement... et de là haut il aura veillé paternellement sur la carrière sacerdotale de Louis.

Autre honneur, la vocation de Marie, car nous pouvons la considérer comme Sœur de charité, de Saint Vincent de Paul.

N'ayant pu réaliser son ardent désir d'entrer dans cette grande famille, à cause de son état de santé, Marie avait accompagné à Lyon, une de ses amies, et avait fait connaissance de Sœur Dutillieu - paroisse Saint Bonaventure (laquelle fut employée après, à Paris, Hospice des Quinze-Vingts). - S^r Dutillieu obtint pour Marie, quelques semaines avant la mort de cette dernière, un certificat d'admission, signé au Séminaire de la rue du Bac,

39
la rendant participante à toutes les bonnes œuvres et aux mérites des Sœurs de St Vincent de Paul.

Dans la famille, personne ne s'attendait à cette faveur qui fut accueillie avec une joie immense. Ce document roulé, je n'ose pas dire: cacheté a été mis entre les mains de Marie dans son cercueil, elle l'a emporté comme - passeport-pour le ciel. C'était le 13 février 1895, pendant une Mission prêchée par les Pères Rédemptoristes

En dire quelques mots
Ouvres de jeunesse - Ouvroir.

Le 16 mai 1895, même année - départ de Marguerite pour Autun - Maison-Mère de la Congrégation des Religieuses du Saint-Sacrement. Les séparations de la famille sont toujours très pénibles. Réponse de notre

94
Père au R. P. Godart qui le félicitait de ses
enfants : "Le bon Dieu me les prend tous...
— Monsieur Vignon il faut lui dire: Merci".
Le grand esprit chrétien de papa lui mon-
trait dans la vie religieuse, le bonheur pour
Marguerite de suivre une si belle vocation.
Il était heureux et fier de voir sa fille reli-
gieuse. et il jouissait paternellement de
l'aller voir, ou de la recevoir lorsqu'elle
avait la permission de venir en famille.

Du ciel, notre vénéré Père a joui de
suite de sa petite Caroline - + 1893 - . Et il
aura suivi de loin la vocation de
Seraphine pour le Carmel

Que n'a-t-il pas fait pour les chefs de
famille qui sont sortis de sa lignée ! Ici, nous
n'évoquerons que leurs noms très chers :

Joseph, Charles et Paul. Chacun d'eux occupera noblement quelques feuillets de cette histoire souvenir, avec son épouse et ses descendants.

Un souvenir pouvant s'établir en principe. — Un jour que nous jouions aux cartes, notre Père entre et nous voyant acharnés à notre jeu, il l'arrête net — en nous disant: "C'est bien de jouer, mais il ne faut pas y mettre plus que de l'ardeur comme vous le faites; Car le jeu peut devenir une véritable passion. Le jeu qui nous avait entraînés s'appelait: — Le mistigri. —

En 1898, notre Père fit une saison à Vichy, laquelle n'améliora pas sa santé déjà compromise. Nous lui avons entendu dire: "C'est Vichy qui m'a tué". Avait-il une maladie de cœur? — Nous l'ignorons.

Lorsqu'en avril 1899 il eut une crise d'angine de poitrine, il comprit bien la gravité

de son mal ou plutôt de son état. Il dut souffrir beaucoup à la pensée de nous quitter, lui qui nous aimait tant... qui veillait sur nous avec des soins paternels.

Qu'on me permette ici, de faire revivre un souvenir qui m'impressionne toujours, c'est l'émotion que j'ai éprouvée la veille de ma 1^{re} Communion, lorsque j'allais lui demander pardon. Il ne m'a pas laissée le temps de parler et de m'agenouiller, mais m'a embrassée longuement en pleurant. Quel cœur bon et sensible!

Heelas! nous allions être privées bientôt de son appui si utile! Pour un époux, pour un père, l'épreuve était terrible, quel déchirement total! Cependant, pas une plainte, pleine acceptation de la volonté divine. Est-ce cette résignation qui lui valut de résister encore

quelques jours, avec une amélioration, hélas...
passagère, qui nous avait donné l'espoir de le
garder encore? Toutefois, Marguerite et Louis purent
venir l'entourer et c'est au milieu de la famille
en prière (avec Maman) qu'il partit pour son
éternité le 14 avril 1899.

Il avait reçu avec foi et piété les derniers
sacrements, puis la bénédiction - in articulo
mortis - du Pape Léon XIII. Sa physionomie
s'était épanouie à ce moment. La Sainte Vierge
qu'il aimait tant, l'avra assisté. Le chapelet
qu'il a tant usé, en le récitant, pourrait seul
dire combien de fois il a sollicité la protection
de la S^{te} Vierge pour le moment de sa mort.
Notre Père aimait aussi la dévotion des 9 premiers
vendredis du mois qu'il appelait: "l'Assurance
contre l'incendie éternel."

Pendant que nous étions auprès de son lit, il a prononcé cette inoubliable parole:

"Louis et Marguerite, c'est le plus beau bouquet que je puisse offrir au bon Dieu."

Enfin, une de ses dernières recommandations à toute la famille, la voilà:

"Continuez toujours l'Œuvre de la Propagation de la Foi."

Le bon Dieu a dû bien accueillir son fidèle serviteur....

Nota... Les annuités pour la Propagation de la Foi ont produit en l'année 1942:

5512 frs 60.

— Pour nous donner le goût du travail. —

Les écoles d'Amplepuis et du canton nous donnaient d'assez fortes commandes pour leur livrer des cahiers d'écoliers. Papa nous les faisait confectionner pendant les deux mois de vacances.

C'était une bonne manière de nous occuper un peu. Les uns préparaient les couvertures, d'autres y encartaient le cahier, les filles les cousaient, les plus grands les rognent, puis, il fallait les mettre en rames de 50 et cacheter les rames. Chaque emploi avait sa rétribution, ce qui donnait du goût pour la main d'œuvre bien accomplie, bien soignée. Le gain suivait. — Puis, après le travail, on s'amusait avec plus de plaisir.

Maman

Vie familiale

Il faut parler maintenant de notre Mère. Elle était la digne épouse de celui dont il est question dans les pages précédentes. Tous deux nous laissent le souvenir d'exemples et de vertus que l'on aime à se rappeler. C'est un bien de famille que tous les mérites des Parents! mais lorsque les Parents sont bons - comme les nôtres, ils acquièrent un fonds de mérites prodigieux, dont le bienfait revient à ceux qui leur survivent.

41

Notre Mère, tous le savent, avait comme grand et premier souci, - le souci - de nos âmes; aussi cherchait-elle tous les moyens pour les élever vers Dieu. Nous étions déjà grands, elle nous demandait encore le matin: "As-tu donné ton cœur au bon Dieu?". Comment aurions-nous ^{pu} oublier de le faire, elle nous en avait donné l'habitude tout petits!

Elle était secondée dans sa tâche de mère de famille nombreuse par cette bonne Made-moiselle Antoinette Vial que nous appelions: "Vava". C'était le dévouement complet! Son nom mérite une place dans - ces souvenirs - car elle en a occupé une bien grande dans la maison, puisqu'elle y est restée 18 ans! Ne disait-elle pas "mes petits" en parlant de nous, elle a aidé à nous soigner - tous. - Si la

"chère Vava", nous a quittés, c'est pour tenir la promesse qu'elle avait faite à un prêtre vénérable : "aller le servir quand il serait nommé Curé". (Monsieur Caillon, fut promu à Pontcharra.) Les bonnes relations avec M^{lle} St. Vial n'ont pas été brisées. Nous aimions la revoir dans la famille.

La mort de Caroline, en 1883.... Notre pœur avait 4 ans! Cette mort a été pour notre mère une grande épreuve. Cela se conçoit, mais le regret de n'avoir pas fait venir un prêtre pendant la maladie, la lui rendait plus dure encore. Bien souvent elle en parlait, et ne voulait pas se laisser rassurer par tout ce qu'on lui disait. Pauvre chère Maman... Caroline ne fut malade que quelques jours à peine. Une petite notice sur elle se lira plus loin.

Le Travail

Notre père a travaillé, peiné toute sa vie, notre mère aussi a travaillé et peiné pour pour assurer l'entretien de la famille et pourvoir aux besoins de chacun. Avant mon mariage, nous disait-elle un jour, je me demandais souvent ce que j'allais faire pour occuper ma journée.... Maintenant je n'ai pas cette question à me faire, les occupations s'imposent d'elles-mêmes. Quelle somme de fatigue, de travail, de dévouement, de soucis, représente le labeur d'une mère de famille; soin des enfants, entretien de la maison, des vêtements, du linge (sans le secours d'une lingère,) soucis surtout des santés des uns et des autres.... Il est difficile de réaliser toute la valeur d'une vie laborieuse comme la sienne. L'aide dévouée de cette bonne

24
"Vava, lui adoucissait la tâche, heureusement, car Vava ne comptait pas avec sa peine et avait, pour notre mère et pour nous des attentions touchantes.

—— Côté moral du travail. ——

Le côté matériel était forcément lourd pour assurer la belle tâche de notre mère, mais le côté moral l'était plus encore. Elle prenait à cœur de nous élever et non pas seulement de nous soigner. Par des réflexions à notre portée, elle cherchait à nous former à la piété, à la vie chrétienne, nous apprenant à faire des efforts, des sacrifices, à offrir nos petites peines, nos actions à Dieu et à sanctifier notre travail pour lui faire plaisir. Le "mon Dieu je vous aime" qu'elle disait en entendant sonner l'heure, est passé en habitude, à force de le dire avec elle.

"Mon Dieu je vous offre autant d'actes d'amour que je vais faire de points dans cette couture, de pas dans cette promenade, de notes dans cette étude de piano, etc. Les impressions de l'enfance sont ineffaçables:

Elle aimait à nous occuper avec elle, pour nous donner le goût du travail. Chose précieuse que nous apprécions maintenant plus qu'autrefois où le jeu nous attirait... Mais, il y avait temps pour tout, et après le petit travail demandé, c'étaient les jeux!

Que de souvenirs il y aurait à rappeler, mais ce serait banal, nos jeux étaient ceux de tout le monde. Un souvenir seulement: lorsque dans l'entrain il nous arrivait de nous disputer, il y avait comme partout des cris, des discussions..., notre mère nous indiguait

à chacun un coin de la pièce, pour y rester tranquilles un moment. Au bout de quelques minutes, nous nous regardions paisiblement, avec l'envie de reprendre le jeu. La pénitence finie, les ennemis étaient d'accord.

Il suffisait parfois que nous soyions trois ou quatre près d'elle pour nous "jalouser son affection." N'est-ce pas, Maman, c'est moi que vous aimez le mieux? — Et non, c'est moi, n'est-ce pas? — Un troisième: Non, Maman, c'est moi... Pour tout concilier, elle répondait: "Je vous aime tous mieux." Chacun était content.

— Les fêtes de l'église. —

Notre mère profitait des fêtes de l'église pour les mettre à la portée de notre intelligence et nous apprenait des vers appropriés

à ces fêtes. Nous étions fiers de les répéter!

————— A Noël —————

Saint Enfant Jésus, quittez la paille fraîche,
Venez dans mon cœur faire une nouvelle crèche.
Petite Caroline cherchait ce dernier mot en disant
-casse- ce qui est resté légendaire.

————— A Noël —————

Saint Enfant Jésus donnez-moi, pour éternes,
Le sang très précieux qui coula de vos veines.

————— A l'Épiphanie —————

Saint Enfant Jésus, je n'ai ni or, ni myrrhe, ni encens,
Mais je vous offre mon cœur pour présent.

Il ne faut pas oublier les chères Bonne
Maman Goutard et tante Jenny qui donnaient
une si continuelle détente à notre mère en nous
accueillant, pour les fêtes, et souvent chez elles...

et nous gâtaient vraiment. Nous les aimions. Grâce à leur grand jardin, nous avions où prendre nos ébats!... La cour, avec le trapeze, la balançoire, l'échelle de corde, la corde à nœuds, rien ne manquait et nous étions en lieu sûr. À la maison on était privé de cet espace et il fallait se contenter des appartements. Au 1^{er} étage, notre père avait fait ajouter un joli balcon, sur cour, donnant : Place du Marché.

Plus tard, nous rappellerons tant de bons souvenirs, à ce sujet des heureux temps de notre enfance!

Les premières Communions.

Quand arrivait le moment de la première Communion, quels soins notre mère prenait pour

pour nous - faire comprendre, le mieux possible à cet âge - ce grand acte. Par des réflexions à notre portée, elle nous préparait de son mieux, et réussissait à nous faire oublier ou presque les questions de toilette, cadeaux de ce jour, en nous répétant que c'était son affaire, et que, pour nous, il fallait préparer notre âme, que le Bon Dieu méritait et attendait nos efforts, qu'Il serait content de venir en notre cœur - bien préparé - notre âme bien blanche - et son baiser du soir était accompagné de ces mots : "Pense que tu feras bientôt ta première Communion."

Le jour de la 1^{re} Communion était vraiment le - Grand jour - de la vie - ! Et, lorsque revenaient ensuite les jours de communion elle nous y préparait la veille par quelque lecture à notre portée, ou prière de notre âge, et

accompagnait son baiser de : "Pense que tu auras
demain le bonheur de communier, prie en atten-
dant le bonheur de posséder Jésus. Le lendemain,
c'était la pensée de l'action de grâces qu'elle
rappelait. Tout cela bien simplement.

Vie familiale (suite)

Après le travail et ses fruits j'ajoute: notre Mère était très musicienne et nous faisait étudier le piano. Les garçons travaillaient la flûte, le violon; elle savait les bonnes distractions de la musique qui ont rempli de joyeuses soirées quand tout le monde y mettait son talent.

Lorsque Marie, puis Marguerite, et Séraphine quittèrent, à tour de rôle la maison, pour leurs deux années de pension à Bradines, les visites qu'on leur faisait étaient une réjouissance... car on partait en voiture... et les voyages, si rares à cette époque, étaient un événement qui comptait. Notre Mère nous a souvent parlé de ses voyages à Lyon - lorsqu'elle

il y était pensionnaire. Les voyages se faisaient en diligence, quatre chevaux au moins, qu'il fallait changer aux relais établis sur la route. Nécessité de retenir ses places à l'avance, elles étaient limitées. Combien d'heures fallait-il pour parcourir ces soixante kilomètres qu'on avale si vite maintenant !

En 1889 eut lieu une grande exposition à Paris. Notre mère y alla avec Joseph. C'était en juillet. Pour ceux qui restaient à Aempepuis, le 14 juillet fut marqué par une promenade à Saint Claude, dans la soirée on entend une corne lugubre dans les bois avoisinants. Un sphériguse avait échoué dans ces bois et demandait du secours. Malgré notre désir d'aller le voir, il a fallu reprendre le chemin du retour car le temps

menaçait fort. La pluie arriva en trombe à un certain virage de la route, où un gros sapin nous abrita. Ce virage a conservé, pour nous, le nom de : 14 juillet. Nous étions contents de raconter cette promenade à Maman et à Joseph à leur retour. Eux étaient satisfaits de leur voyage. Cette sortie, mise en
avec un voyage à Paris, ne nous faisait faire aucune jalouse comparaison, car à cette époque de goûts simples, on appréciait les moindres délassements.

Chaque dimanche, dès les vêpres finies on partait pour la soirée; notre mère qui n'était pas marcheuse nous attendait à la maison, jouissant, disait-elle, de notre plaisir.

En mars 1892, notre chère tante Jenny partait pour le ciel, et l'année suivante c'était

Bonne Maman Goutard. Deux grands chagrins pour la famille et surtout pour notre mère. Chaque décès rappelait celui de petite Caroline toujours si regrettée. Ce départ avait tant angoissé la famille... notre mère.

Puis la maladie de Marie a été pour elle une période bien pénible. Notre mère n'a rien négligé pour la soigner et la faire soigner. Son dévouement n'a pas réussi à nous la conserver.

Plus tard, le départ de Marguerite pour Autun, et de Seraphine pour le Carmel la firent souffrir beaucoup. Le bon Dieu promet que la séparation dans ces cas-là soit bien pénible même pour des parents chrétiens - qui, ensuite, jouissent du bonheur de leurs filles. Le grand chagrin de Notre Mère fut la

la mort de notre bon Père en 1899, mais ce grand deuil qu'elle a supporté avec tant de courage, nous a montré combien la résignation chrétienne peut être grande et efficace. Après la mort de notre Père, quel courage il a fallu à notre Mère pour continuer sa tâche !

Seraphine, Adèle, Charles et Paul étaient encore à établir; le magasin était une lourde charge, le souci des propriétés à gérer, aussi ! La confiance en la Providence lui aida dans sa tâche et il faut le dire le secours du cher disparu y avait sa large part.

Seraphine qui pensait au Carmel dut retarder son départ jusqu'au 21 mars 1900.

En janvier 1901, le magasin de quincaillerie fut vendu à M^r Jules Martin qui ne le conserva pas longtemps. Après ce départ,

notre mère fit transformer tout ce local en appartements. Gros soucis!

Il ne restait donc que le magasin de papeterie que l'on chercha à développer par les cartes postales qui eurent à ce moment une grande vogue. Charles, habile photographe, s'occupa de prendre des vues, non seulement de la région, mais aussi des centres éloignés. Il accomplit un vrai travail.

Comment l'idée vint-elle à Charles et à Paul de fabriquer des cadres et des coffrets peluche? Au magasin il s'en vendait venant de Paris ou d'ailleurs. En les examinant il semble que ce serait intéressant à faire, et à bout d'examins, d'hésitations, on décida d'essayer. Pourquoi nous cachions-nous de Maman? pour ces premiers essais. Ce n'est qu'au bout de quelques

mois qu'elle s'en aperçut et nous encouragea à continuer.

Pour ce travail de carton à couper, à recouvrir de peluche ou satin, il fallait compter sur des moyens de fortune, et chercher à réaliser de jolies choses pouvant être vendues aux magasins d'articles fantaisies. Hélas ! nos premiers efforts en coffrets nous plaisaient, mais quand il fallut les soumettre à un représentant de Paris, il nous en fit voir les défauts, les inconvénients. Première déception, mais les conseils qu'il donna ne furent pas inutiles, ils aidèrent à faire des modèles pratiques. — Le bénitier peluche était aussi à l'étude — Pour cela il fallait des bois préparés, prêts à être recouverts, puis trouver des garnitures métal, les Christs, les coquilles. Nouveaux soucis, mais qui furent récompensés de succès.

Quelle joie lorsqu'on avait réalisé de jolis modèles!

Puis, l'idée vint de préparer les bois à recourir. Avant d'acheter la scie, Charles trouva le moyen d'en organiser une qui faisait très bien le travail. Paul, de son côté, réalisait des modèles, organisait des nouveautés.

Les cadres furent aussi l'objet d'un travail où tout était à organiser, sans avoir aucune donnée. Cette préparation n'épouvantait pas ceux qui avaient déjà réalisé tant de choses nouvelles. Ne pouvant pas abonder à tout, il fallut recourir à l'aide d'ouvriers, puis à l'achat de cisailles, scie, balancier. Un homme était indispensable. Ce que suppose de soucis, d'embarras toute cette organisation. D'autant que pour loger le matériel, de nouvelles machines : scie, tonprie, il fallait faire construire. Après, l'affaire serait

organisée. Le mariage de Charles, 3 sept. 1907, laissa Paul seul, chargé de cette affaire.

Grâce à son savoir-faire, elle alla toujours en se développant. Le cadre celluloïd, nouvel article, nécessite un nouveau matériel et donne, rapidement, un sérieux résultat. La construction au fond du jardin date de ce moment-là. Adieu le petit bois et les beaux platanes et la tonnelle et les noisetiers. Mais ces nouveaux locaux étaient nécessaires, et notre bonne Mère approuvait ces agrandissements.

Le mariage de Paul, 8 février 1912, avec Mademoiselle Antoinette Chermette de Marisques fut le moment où cette industrie lui fut attribuée comme situation. Cette activité grandit d'année en année et, même pendant les difficiles années de la guerre où Antoinette et Monsieur

60
Chermette, grâce à leur énergie et leurs initiatives ont si bien continué le travail de Paul.

Ces dix dernières années ont vu s'ajouter successivement la fabrication des valises, des glaces, des cadres plastiques, articles de maroquinerie, miroiterie, d'où la nécessité de l'importante construction qui s'achève en ce moment. Il est plaisant en cette année 1957, de comparer cette industrie actuelle avec ses modestes commencements. Pour elle, comme pour l'imprimerie on peut répéter ce que notre Mère nous disait souvent "Que la bénédiction du Pape Léon XIII est vraiment sur la famille."

Cette bénédiction s'était étendue aussi sur Charles, Par son mariage avec Mademoiselle Louise Farrichon, de St Symphorien de Lay, il trouvait une belle situation en devenant le

collaborateur de Monsieur Favrichon (son beau-père).
Son industrie se développait aussi et nécessitait
des agrandissements, de nouvelles machines.
Tout cela amenait, comme partout, des soucis
que M^r Favrichon était heureux de partager
avec son gendre. Charles qui avait du goût et
des aptitudes pour la mécanique, put les employer
avec succès.

Un souvenir permis, il est d'avant le
mariage de Charles. - A 20 ans, Louise F.
avait refusé plusieurs partis très avantageux.
Son Père lui dit: " Alors, je ne pourrai pas te
marier, pourquoi ? - Papa, je voudrais un mari
comme M^r Joseph Vignon d'Arny-le-Prêtre. - Tu ne
peux pas le prendre, il est marié. - Il a un frère. "
Louise le connaissait, elle accompagnait son père
quand ce dernier venait à l'imprimerie pour les

commandes réclame de pharmacie et de médecine.
On peut dire: "Louise F. a demandé Charles V."

Notre bonne Mère jouissait de voir
- réussir - ses fils, regrettant, hélas, que le cher
papa disparu n'ait pas joui de ce bonheur avant
de nous quitter!

Elle était heureuse d'avoir un fils prêtre
et deux filles religieuses... de nombreux petits en-
fants et disait parfois: "Je suis vraiment gâtée
du bon Dieu!"

Notre Mère était charitable, aimait à
donner sans ostentation, accueillant et visitant ses
protégés, se privant même pour distribuer davantage.
Que de charités connues de Dieu seul! Un apostolat
qu'elle aimait beaucoup c'était: répandre les bons

journaux dans les milieux différents du nôtre
et où ils étaient appréciés

Soit dit à son honneur: son assistance aux
Vêpres, chaque dimanche - surtout les dernières
années de sa vie, où cet office était peu suivi, lui
tenait au cœur. Le sommeil la tenaillait à ce
moment de la digestion, mais un petit mouvement
vers son fiied suffisait à la maintenir éveillée.
Elle voulait être aidée ainsi, afin de prêcher
d'exemple disant: "les cérémonies sont faites pour
qu'on y assiste". Elle aimait à rappeler l'empres-
sement des chrétiens en pays de mission qui s'im-
posent des fatigues inouïes pour profiter des offices
religieux, tandis que nous, si privilégiés, les négligeons,
parfois. L'assistance quotidienne à la Messe lui
était chère et un apostolat qu'elle chérissait c'était la
prière pour les agonisants, à la fin de son chapelet.

64
Notre Mère tenant à veiller et s'occuper elle-même de sa famille comprenait la charge qui lui incombait. Tâche de tous les jours, mais elle ne manquait pas de dire que cette charge matérielle n'était rien pour elle, en comparaison de la tâche morale, car, ce qui touchait nos âmes dépassait tout. La belle prière qu'elle avait composée et qu'elle récitait chaque jour montre bien son souci maternel. Il est donné un résumé de cette prière dans les pages consacrées à notre Père.

" Merci, ô mon Dieu, des enfants que vous
" nous avez donnés; je vous les donne, je vous les
" consacre; je vous demande pour eux, les grâces
" qui font les saints. Mon Dieu accordez-nous la
" grâce de les élever chrétiennement, donnez-nous le
" soin et la vigilance nécessaires pour cela, et Vous-mêmes
" me, ô mon Dieu, daignez attirer à Vous leur cœur

„et leur volonté. Affermissez-les dans la foi, Preservez-
„les de la corruption des mœurs. Qu'ils vivent, ô mon
„Dieu pour vous connaître, vous aimer, vous servir,
„et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle bienheureuse.
„ Qu'ils soient tous des saints, ô mon Dieu, ou
„sinon, de grâce, appelez-les à vous tout de suite et
„de la manière que vous voudrez, maintenant qu'ils
„sont chrétiens, plutôt que de les laisser se perdre dans
„la corruption du monde. Oh! mon Sauveur Jésus-Christ
„rappelez-vous tout ce que vous avez souffert pour
„sauver leurs âmes, ne permettez pas que tant de
„souffrances soient perdues. Sauvez-les, sauvez-les, ô
„Christ-Jésus, vous êtes le seul qui le puissiez par
„vos mérites infinis. Marie, Joseph, S^{te} Anne, nos
„bons anges gardiens, nos Patrons assistez-nous,
„conduisez-nous à la vie éternelle bienheureuse,
„par Notre-Seigneur Jésus-Christ! Ainsi soit-il.

66

Elle voulait que, nous aussi, nous ayons ce souci de notre salut, c'est pourquoi elle s'occupait tant de nous - élever - de nous protéger - de nous garantir. Nous a-t-elle assez recommandé la pratique des 1^{ers} vendredis, chaque mois, et celle des 3 Ave Maria chaque jour. Elle nous voulait tous près d'elle au paradis, sans quoi elle ne pourrait pas y être heureuse.

Notre Mère n'aimait pas les voyages, mais elle était contente que nous en fassions. Avec les autos, c'était si facile, si engageant. Elle jouissait vraiment de notre plaisir, mais, hélas, elle perdait ce plaisir lorsque les voyageurs n'arrivaient pas à l'heure prévue...

Lorsque Marguerite ou Louis pouvaient venir à Complepuis, c'était l'occasion de réunir la famille, les jeunes foyers et leurs enfants. Alors, parlons des

6
petits - enfants. Notre Mère a voulu se faire appeler
"Grand' Mère". La bonne G^d Mère était bien fêtée,
entourée. Quelles bonnes journées dont on garde à
toujours le souvenir! Les "petits - enfants", devenus
grands se les rappellent aussi; et la bonne Grand-
Mère recevait d'eux, au fur de l'an des lettres bien
fleuries, bien écrites et qui sont conservées fidèlement.

161
Puis, le 2 août 1914, quelques jours seulement
après une bonne réunion de famille, la guerre
était déclarée. - Le départ de Charles et Paul lui a
occasionné de vives inquiétudes. Cette longue absence,
les dangers qui entouraient ses fils, lui causaient un
souci énorme. Les lettres des deux soldats étaient
attendues, lues et relues; elles étaient même copiées
par elle, pour les conserver. Ces lettres étaient surtout
écrites et envoyées à Louise et Antoinette à qui on
les rendait. Et par le copie-lettres on faisait 3 copies.

68
une pour Marguerite, 1 pour Louis et une
pour Séraphine.

Et, c'est pendant la guerre, en février 1916, que
notre bonne Mère nous était ravie. Une grippe
compliquée de congestion l'emmenait en quelques
jours. Elle eut la consolation d'avoir, les derniers
jours Marguerite, Louis et Charles, mais Paul
n'est arrivé qu'après le décès. Notre Mère qui, si
souvent s'effrayait de la mort l'a vue venir et l'a
subie avec un calme et une sérénité impression-
nante. C'est Louis qui lui avait administré les der-
niers sacrements, et, jusqu'à la fin, elle s'est unie
aux prières faites près d'elle par toute la famille
réunie. Elle est morte à 73 ans.

Sur la croix mortuaire on avait fait mettre
l'inscription : "Merci, mon Dieu de nous avoir
donné une telle Mère. Belle traduction de nos

61

sentiments à l'égard de notre sainte Mère et qui a
donné lieu aux lignes filiales de Louise de Saint-
Symphorien :

Mon Dieu soyez benî de nous avoir donné
Pour guide et pour modèle, une semblable Mère !
Soyez benî, mon Dieu ! Sa mort a couronné
Sa vie humble, toute d'amour et de prière.

Le viatique au cœur, son chapelet au bras,
Elle a fait, doucement, le suprême voyage...
Sans crainte par là-haut, sans regrets ici-bas.
Sa paix resplendissait sur son calme visage.
Et, tandis que nos pleurs coulaient silencieux,
Son séjour des élus c'étaient fêtes bien belles !
Bon Papa l'attendait à la porte des cieux
Voyant enfin venir leurs Noces éternelles !

" Le salut, tout est là, disait-elle souvent,
 " Qu'importent le bonheur, la fortune éphémère?
 " La gloire, le succès passent comme le vent,
 " Nos œuvres seulement survivent à la terre.
 " Ah! mes pauvres petits, si l'un seul de vous
 " Devait manquer, plus tard, au rendez-vous suprême
 " Il me semble, qu'au Ciel, rien ne me serait doux,
 " Je veux, auprès de moi tous les enfants que j'aime!

Chère Bonne Maman nous suivrons vos leçons,
 Et nous en garderons le souvenir fidèle,
 Sur le chemin du Ciel, ensemble nous irons,
 De votre sainte vie imitant le modèle.
 Pour qu'un jour, avec vous, nous soyons très nombreux
 À louer le bon Dieu dans l'éternelle Fête,
 Et vous aimer enfin comme on chérit aux Cieux
 Dans la paix infinie et l'union parfaite!

(21 février 1916.)

Bonne Maman Pontard et tante Jenny

Que de souvenirs rappellent ces deux noms! Bonne Maman et tante Jenny! La deuxième fille de Bonne Maman; Louise, mariée à Monsieur Empereur, de Lyon, mourut jeune, après avoir eu 2 enfants, morts en bas âge.

C'était le calme chez Bonne Maman et tante Jenny... Nous faisons peu de bruit pour ne pas contrarier leur tranquillité; mais le grand jardin qu'elles mettaient à notre disposition, la grande cour d'entrée où l'on avait établi des jeux pour nous en ont entendu des cris...

Tante Jenny était toujours occupée à broder; elle avait un "talent" pour la lingerie, la broderie et faisait des "merveilles", on peut dire. C'est un

plaisir de voir encore bien des choses faites par elle, car, on en a conservé pas mal, usagées, maintenant mais toujours admirées comme travail. Elle avait laissé, inachevée, une aube brodée sur tulle d'une finesse merveilleuse. On l'a remise au Carmel de St Channon d pour que Sainte Séraphine la fasse terminer afin qu'elle puisse servir. Qui en aura été favorisé?

Rien de saillant à dire sur cette vie de Sainte Jenny, sinon qu'elle fut toute dévouée au bon Dieu, à Bonne Maman et à la famille. Toute effacée qu'elle paraissait, elle a été sûrement remplie de mérites, dont nous profitons maintenant comme d'un bien familial...

Comme notre Mère, Sainte Jenny n'aimait guère les voyages. Cependant, elle en faisait un, chaque année à Paray le Monial pour y faire

une retraite : Elle choisissait la semaine de la Fête du Sacré-Cœur, car elle avait une piété profonde envers le Cœur de Jésus. C'était une dévotion réparatrice. Pourquoi assistait-elle à deux Messes le dimanche. L'une était pour un fidèle qui la manquait.

On conserve de Lante Jerny une lettre qui devait être remise à sa mère après sa mort et qui est bien touchante comme sentiments... L'ostensoir demandé par elle pour l'église d'Amplepuis. Il a été offert, il y continue son souvenir et le continue longtemps.

La mort fut calme et paisible. Dieu la lui réservait comme récompense. Pour Bonne Maman la peine était profonde. Le cœur des mères est tellement sensible.... Il lui restait à aimer Grand-Mère et la petite famille. Elle nous

71
accueillait toujours avec bonté malgré les "ennuis" que nous pouvions lui causer. Car, il lui fallait de la patience pour supporter nos ébats bruyants, nos dégâts dans son jardin, où les massifs malgré les bordures de buis ou de fraisiers étaient si souvent abîmés par le célèbre "barrot".

La Bonne Maman nous régalaient par les fruits de toutes sortes qu'elle faisait cultiver. Défense nous était faite de nous servir en fleurs et en fruits — heureusement — mais douce défense, car on nous accordait, vite et toujours la permission si on la demandait. Il faudrait des chapitres pour raconter tout ce qui nous a tant amusés dans ce jardin. Ne parlons que des magasins installés dans les noisetiers. Là, nous jouions aux marchands. Sur un petit siège on attendait les clients. Sous ces noisetiers, nous ramassions les

noisettes tombées ce qui nous faisait des provisions pour jouer ensuite aux "ans" et à "piou", et nous régaler des noisettes.... Quand l'oncle Vacher secourait les branches, quelle joie de voir tomber une bonne grêle de noisettes! - Et le gros prunier? dont le chien Mécidor appréciait tant les prunes tombées! Au geste qu'il connaissait bien il faisait le beau et la prune était avalée, puis une autre et encore une autre. Et nous étions heureux de voir son adresse qui nous amusait tant! Mais, bien plus drôle encore: lui lancer une prune dans l'allée en pente. Il courait, il fallait voir, puis on entendait ses pattes qui " " en rejoignant la prune. C'étaient des cris et la prune avalée, Mécidor remontait en demander une autre, ce qu'on ne lui refusait pas pour continuer le jeu. Souvenirs d'enfance.... qui en rappellent tant et tant

d'autres quand on y pense. Bonne Maman était heureuse de notre bonheur causé par tant de choses de son "chez elle". Les jours où elle avait les sciens de long — quelles journées — Et, quand elle avait l'ânesse et son petit ânon venus de St Apollinaire et résidant pendant trois semaines dans l'écurie et ses dépendances. Coimette, sa bonne qui est restée jusqu'à sa mort pourrait en parler. — Rappelons que Bonne Maman nous permettait de faire une petite rivière tout le long de l'allée des noisetiers... avec des étangs... des petits ponts. Il faut se borner.

Chère Bonne Maman elle n'a jamais su à quel point elle nous réjouissait en supportant nous et nos jeux.

Le 6 juin était le jour de sa fête. Elle nous recevait tous les ans à cette occasion et le dessert

218
77

était toujours le même : - des cerises - dont on se régala à l'avance, car c'étaient les premières.

Au jour de l'an nous avions "chacune", une boîte de pastilles de chocolat : "diablotins" qu'on emportait avec une joie de propriétaire. La boîte était blanche, de forme cubique et contenait beaucoup de pastilles.

Mais la joie qui demeure inoubliable est le souvenir des voyages à Paray-le-Monial. Elle avait décidé, cette chère Bonne Maman de conduire à Paray, pour la fête du Sacré-Cœur, ceux de nous qui avaient fait leur Première Communion. On partait le jeudi, veille de la fête, on assistait le soir à l'Heure Sainte, à la Visitation, ce qui impressionnait toujours : Bon hôtel, chez Mademoiselle Clémence Myron, aux Saints Tonges. Le vendredi Messe et Communion à la Visitation - Cardinal Perraud

78
si édifiant.... Dîner, puis 1^{re} Messe à la Basilique
puis après, c'était une promenade le long du canal,
voir les péniches traînées par des ânes nous
amusait beaucoup, car on les suivait jusqu'à
une écluse. Et là, quelle joie de voir le travail
du passage de l'écluse par les péniches: ce ni-
vellement des eaux au moyen des portes de l'écluse
s'ouvrant de peu à peu; la péniche suivant ce
nivellement, puis passant enfin "l'écluse"
pour continuer sa route pendant que nous re-
venions à Paray et visitons les choses intéres-
santes: Musée eucharistique, les vieux quartiers,
la chapelle des Clarisses, etc...

Dans la soirée, après une visite d'adieu
à la Chapelle de la Visitation nous préparions
pour le lendemain le retour à Amphépuis et nous
revenions avec le souvenir de 2 bonnes journées

dont la part spirituelle a laissé - "une trace" - dans notre vie et que nous devons à cette chère Bonne Maman !...

Elle survécut un an seulement à tante Jenny. Toutes deux jouissent maintenant du bien qu'elles nous ont fait... - À noter -

Une certaine année Bonne Maman Goutard et tante Jenny ne pourraient venir à Paray, on nous avait confiés à la "Bonne Vava". C'est dire la confiance et l'estime que l'on avait d'elle. Lorsqu'en 1892 environ, elle quitta la maison pour se mettre au service de Monsieur l'Abbé Eachon, nommé Curé de Pont-Sarras qui l'avait retenue depuis longtemps, Vava importait bien des regrets, et le souvenir de son dévouement à la famille est resté très vivant.

Lorsqu'elle venait nous voir, elle était toujours accueillie avec joie par tous. C'étaient alors des souvenirs

85
d'autrefois qui refaiblissaient des mémoires. On la
tenait au courant des événements familiaux.

La présence était aimée. Le jour de la prise d'habit
de Séraphine au Carmel de Roanne.

Caroline. —

Caroline naquit le

en 1877

Elle était la sixième enfant de la famille.
Sa carrière fut courte puisqu'elle partait pour
le ciel le 11 avril 1883, après quelques jours seu-
lement de maladie.

Figure mignonne, chevelure chatain clair. Vire,
très intelligente, affectueuse, c'est le souvenir
qu'elle a laissé. Elle était adroite puisqu'elle
savait tricoter, et l'on conserve un petit bas
qu'elle avait commencé.

Par exemple, elle aimait commander et son
bonheur était de faire la classe à ses frères et sœurs.
Elle les installait sous la console de la salle à
manger. Elle avait demandé qu'on lui fasse
une cornette de religieuse et elle en imposait
ainsi à ses frères qui devaient en arrivant lui

dire bonjour. Si les élèves oublièrent, elle les repré-
 sentait d'un ton autoritaire : "Quoi qu'on dit en
 entrant ?" Cette expression montrait qu'elle était,
 toute jeune, maîtresse de classe, de même sa réponse.
 "Bonjour, ma petite." Elle avait beaucoup de mémoire,
 mais écorchait les mots ; c'est ainsi que dans la
 prière de Noël à l'enfant Jésus : "Quittez la paille
 fraîche - Venez dans mon cœur faire une nouvelle
 crèche," Caroline disait "casse" - ce qui est resté
 un souvenir d'elle.

Elle allait à l'école enfantine des Sœurs
 de Saint Charles, tout près de notre maison
 d'habitation. Un soir, elle revint avant la
 fin de la classe, se sentant toute fatiguée.
 Le Docteur fut appelé, mais il était trop tard.
 Une scarlatine qui n'a pas été reconnue à
 temps a terrassé notre chère petite Caroline !

en quelques jours, et si brutalement que l'idée d'appeler le prêtre n'est pas venue à notre chère Maman. Cette dernière a gardé, toute sa vie, ce regret. et le disait aux mères qui avaient des enfants malades, pour qu'elles ne s'exposent pas au même remords.

Caroline était mûre pour le Ciel; le bon Dieu est venu la chercher et l'a fait jouir de suite de son éternel bonheur.

N'ayant pas de photographie, on a mis dans l'album de famille l'image d'un enfant qui rappelait bien ses traits.

La bonne l'ava aimait beaucoup parler de la petite Caroline, sa petite Caroline, comme elle disait...

Mos Grands - Parents

Jean-Baptiste Antoine Vignon ⁺¹⁷⁻⁴⁻¹⁸⁶⁵ (1804-1863) ^{ph}

Philippe

marie à Agathe Choquit

ont eu pour enfants

Seraphine

mariee à M^r Sagne
pas d'enfants

Antoine

en Sophie Hamel

ils sont pour moi
cousins germains

Eugène

et Nelly Danto ^{idem}

Paul, prêtre

idem

ont eu pour enfants

Philippe mort jeune dans

Maurice marie à Marie Payen

Jean + à 7 ans

Pierre, marie à Helene Bochetille

Cherese, relig. du Sacre. Coeur

Louis + guerre 14-18

Henri, Jesuite

Marguerite mariee à Robert Andras

Joseph, marie à Simone Martin

ont eu pour enfants

Gabrielle, mariee au D^r Cader

Paul, marie à Madeleine Dubreuil

Robert, marie à Suzanne Carrel

Cousins issus de germains

Marie . Mitton ont eu pour enfants

Jeanne

Louise

Paul

14-4
1899

mariée à Fradines

mariée à Damas Girard

mariée à Anaïs Goutard

1843 - 1916

ont eu pour enfants

ont eu pour enfants

Marie, mariée à Hippolyte Denizot

Caroline, mariée à Ferdinand Viollet

Alice, célibataire.

Séraphine, célibataire

Cousins et sœurs de germains

Joseph

Marie

Marguerite

Louis

Séraphine

Caroline

Alice

Charles

Paul

Pour Marie.

Se trouve une page entière dans la vie familiale de Papa. L'agrégation de Marie à la Grande Famille des Sœurs de St-Vincent de Paul. Rue du Bac

À ajouter: Marie dans les œuvres de jeunesse de la paroisse d'Amplepuis.

Sous la direction compétente de M^{lle} Dessalles, présidente de la Congrégation des Enfants de Marie. Les dimanches, après Vêpres, Patronages des Jeunes filles: heures de classe pour les ouvrières d'usine.

Pendant les dimanches ensoleillés, belles promenades dans les bois et sous bois; entretiens bienfaisants.

Les lundis. - S^{te} des Jeunes Économes; secours aux familles pauvres par confection de travaux farnels, le Jeudi, de nouveau le Patronage. Toutes ces œuvres avaient leur Comité respectif et leur personnel de choix. Il faut nommer M^{lle} Antonia Raffin. Toutes

ces œuvres laissent de bons et d'inoubliables souvenirs.

Quelques lignes sur Marie, l'enfant de la famille Belle et forte fillette, vrai bout-en-train. Visage épanoui et belle chevelure châtain clair, attirant les regards. Écrivez la réflexion entendue en piscine morte : "Regarde donc, cette gosse, la bouerre qu'elle a !", et la réponse faite sur sa sœur Marguerite, 2 ans de moins qui se trouvait à côté, plus fluette : "On ne dirait pas, qu'elles mangent à la même table."

Elles ont grandi. Voyons-les quelques années après dans un voyage à La Louvesc pour demander la guérison de leur sœur Marie. Journées très belles avec Maman, Marie, Marguerite, Colette, Séraphine, Alice. Six chevaux à la diligence d'Ammonay et bonne compagnie, un prêtre et une religieuse. Séraphine pose la question : "Est-il permis à un homme de se marier, sans dispense avec la sœur de sa veuve ?" - Le prêtre ammonier s'y est laissé prendre.

Disons aussi comme toute la famille a souffert de la longue et pénible maladie de notre chère Marie. Les quintes de toux se répercutaient en toute la maison nous mettant chacun dans l'angoisse, car les oreilles du cœur sont délicates et sensibles. Tous les soins ont été prodigués à la chère malade par nos Parents bien aimés. S'ils l'ont soulagée, le mal a triomphé! C'est avec grande douleur que nous avons vu partir notre sœur aînée pour la patrie céleste! Douleur toute pure, adoucie par la foi! C'était le 13 février 1895, à la fin d'une Mission prêchée par les Révérends Pères Rédemptoristes.

Loue soit Jésus-Christ!

180

Notice sur Madame Paul Vignon Antoinette Chermette

Monsieur et Madame Marc Chermette habitaient Carare. C'est là que naquit le 26 juin 1887, leur fille aînée, Antoinette qui devait être plus tard, Madame Paul Vignon. Ils vinrent ensuite s'installer à Marignies, s'occuper du commerce de tissus et confections tenu par Monsieur Golay, père de Madame Chermette.

Antoinette fit ses études à Tradines, où la Sainte M^{me} S^{te} Agnès (Mademoiselle Marie Chermette) était religieuse. Très studieuse et très bien douée, elle réussit parfaitement dans ses classes, dans la musique etc. Les maîtresses furent apprécier, ses qualités de caractère, de bon jugement, son cœur si affectueux. Aussi le souvenir que l'on conservait d'elle à Tradines prouve la valeur morale qu'on

lui avait reconnue. Les maîtresses s'ont bien montrées lorsqu'à la triste nouvelle du décès d'Antoinette, elles étaient unanimes à faire son éloge et à rappeler ses qualités.

En 18 Pradines fut atteint par les lois sectaires qui fermaient les établissements religieux. Ce fut une grande peine pour Antoinette, de quitter - son cher Pradines - dans des circonstances aussi tristes et, elle parlait avec émotion, des derniers jours qui précéderent le départ.

Antoinette revenue à Marignac y appréciera, de plus en plus, le bonheur de vivre dans une famille comme la sienne, où les exemples des parents créent une ambiance de vie chrétienne, d'affectueux dévouements, d'amour du travail dans une franche gaieté. Antoinette y développera encore ses dispositions pour le travail de la maison, de la tenue du ménage où elle excellera plus tard dans son - chez elle. - Tout en

02
rendant service au magasin, elle travaillait beaucoup au manègement. Très habile en couture, broderie, filet, et sachant utiliser tous les - petits moments -

Il faut signaler ce qu'elle a confectionné pour les églises : pièces très minutieuses et délicates dont la beauté et le fini font l'admiration des connaisseurs.

Les vacances étaient gaies et mouvementées.

La famille Chermette venait de temps en temps à Templepuis, visiter ses cousins : Madame Lagoutte et la famille Hamartine. M^{me} Lagoutte avait perdu la vue. Cette épreuve si pénible la privait de sortir sinon au jardin. Un jour, la famille Chermette était à Templepuis et devait aller à Fourneaux avec M^r et M^{me} Hamartine. Antoinette sacrifie sa promenade à Fourneaux pour tenir compagnie à Madame Lagoutte.

C'est par l'entremise de Madame Hamartine que se fit le rapprochement des familles Chermette et

Vignon. Elle y voyait le mariage possible. Antoinette Chermette et Paul Vignon et elle mena rapidement les choses. En octobre, une première entrevue à Stemplepuis, et une autre à Pommières dans les premiers jours de novembre. Puis, le 25 novembre, par une belle mais très froide journée, Monsieur et Madame Chermette venaient arriver à Moaringues Monsieur et Madame Stehmartine et la famille Vignon. On ne sentait plus le froid à Moaringues où la réception a été si cordiale... L'exposé du projet de mariage fut si bien mené que tout de suite les choses tournèrent au sérieux. Le 18 décembre, les fiançailles avaient lieu à Stemplepuis, et le mariage décidé pour le 8 février suivant.

— 8 février 1912 —

Grande et belle journée favorisée d'un temps doux, mais il faisait un vent, un vent si violent que sur la place de l'église, la belle mariée avait peine à

avancer. A l'entrée du cortège, un sérieux courant d'air dans l'église causa du fracas dans un lustre. L'église magnifiquement décorée de fleurs et de lumières était remplie d'une foule empressée qui montrait bien la sympathie dont est entourée la famille de la jeune mariée. Le discours fut prononcé par Monsieur le Curé de Marignies et la cérémonie se déroula religieusement avec de la musique et des chants bien exécutés. A signaler une coutume de Marignies pour ces cérémonies, la distribution de brioches aux assistants. Comme l'assistance était très nombreuse, il a fallu - des corbeilles - de brioches.

Le défilé à la sacristie a été imposant pour offrir félicitations à Monsieur et Madame Chermelle et vœux de bonheur aux jeunes époux.

Le lendemain, ces heureux époux partaient pour le Midi se fixant à Cap d'Heil, pour rayonner aux alentours, puis partaient pour l'Heil. Ils eurent la faveur

d'être béni par Notre Saint Père le Pape Pie X.

Leur retour causa une grande joie à la famille qui s'installa et commença sa nouvelle vie.

Le 19 novembre, la naissance d'Anne-Marie apporte un vrai bonheur à leur foyer.

Le 2 août 1914, hélas ! la guerre éclatait. Paul partait engagé volontaire dans les services automobiles. Quel changement dans ce jeune foyer si heureux jusqu'à là ! C'était maintenant la séparation. Le souci des dangers de Paul ; c'était la charge de l'industrie à maintenir. À sa tâche de mère de famille et à celle-ci, Antoinette se donna sans compter sa peine et sans faiblir et cela dura quatre ans... Les permissions de Paul causaient une grande joie ; ces quelques bons jours passaient trop vite, hélas ! mais ils étaient vraiment réconfortants et redonnaient courage...

Pendant ces quatre années de guerre, Antoinette fit preuve de son énergie et de son savoir-faire. À signaler

que, avant la guerre, elle ne s'occupait pas de l'industrie. Quelle charge ! car les difficultés se multipliaient de plus en plus ; il fallait remplacer le personnel mobilisé ; chercher et obtenir les matières premières, organiser et maintenir le travail. Heureusement, elle a eu la grande satisfaction d'être aidée et soutenue par Monsieur Chermette qui passa auprès d'elle de nombreuses périodes et s'occupa activement et judicieusement de l'industrie. Il faut reconnaître, malgré tout les qualités remarquables dont elle a fait preuve pour mener de front sa charge de mère de famille et celle de maintenir le commerce de Poul. — À son retour, celui-ci trouvait son commerce développé, bien en forme, grâce à Antoinette et à Monsieur Chermette. — Et la bonne vie de famille reprit, les heureux parents jouissant de leurs trois enfants, auxquels vint s'ajouter Marc le 25 juin 1920. La maison était bien animée et joyeuse.

Et que dire lorsque Monsieur et Madame Chermotte, tante Chérie, oncle Claude, tante Louise venaient de Mairiques ! Il y avait aussi les bons séjours à Emmoniers, à Chamclot !

Le 6 janvier 1923, la naissance de Bernard. La joie de cette nouvelle naissance ne fut, hélas, pas de longue durée ; une fièvre purpurale se déclarait quatre jours après et malgré tous les soins et les essais pour la conjurer on ne put y arriver. La jeune Maman, se rendant compte de son état, souffrait extrêmement et chrétiennement, car son grand esprit de foi la soutenait. Mais le 12, au matin, tout espoir semblait perdu. C'est Paul, lui-même, qui lui parlait des derniers sacrements. Elle les reçut avec des sentiments admirables de résignation. Un docteur qu'on était allé chercher à Lyon essaya de la soigner, mais sans résultat hélas. Vers une heure de l'après-midi, notre chère tantoinette quittait ce monde nous laissant.

108
dans la désolation et la consternation d'une fin
si brusque. Elle mourait à trente-cinq ans, quittant
les siens qu'elle aimait tant et dont elle était tant
aimée. Quel mérite a dû avoir le courageux sacrifice
qu'elle fit de sa vie! On ne peut y penser sans être
saisi et sans admirer la foi profonde qui l'a soutenue
en ces moments inoubliables. Dieu seul peut savoir
ce que furent ces dernières heures, où elle se savait
périr, où elle vivait déjà la séparation de son
mari et de sa famille. Son épreuve a pris fin.
Sa récompense en sera éternelle et l'exemple de
cette âme si noble, si grande par son esprit
chrétien est la consolation et l'appui des siens.

Loué soit Jésus-Christ!

118

Carmel de Saint-Chamond

ou notice sur Séraphine notre Soeur Carmélite, en religion Soeur, puis
Mère Marie-Thérèse-Paul de Jésus Rédempteur.

I. M. V. C.

Ma Révérende et Très Honorée Mère,

Adoration envers Dieu et soumission à sa
Volonté sainte qui vient de briser douloureusement
nos cœurs en enlevant à notre religieuse affection notre
bien chère Sœur, Mère Séraphine Marie-Thérèse, Paul
de Jésus Rédempteur, âgée de 46 ans dont 22 ans 4 mois
de vie religieuse.

Notre chère Mère naquit à Compteuris, dans une
famille des plus honorables de cette ville. Son père avait

reçu à Rome une grâce de choix à laquelle notre chère Mère attribuait sa belle vocation, et dont elle garda toujours la copie du récit; pieusement conservé dans la famille. Permettez-nous, ma Révérende Mère, de le mettre ici: il vous fera mieux comprendre la foi profonde de cet admirable chrétien. Nous le laissons parler lui-même:

« J'avais le désir de demander une Bénédiction spéciale pour ma femme et nos huit enfants, mais comme on avait tant recommandé de ne pas fatiguer le Saint-Père, j'avais résolu de lui baiser seulement la main. Arrivé en face de moi, Léon XIII se redressa et me fixa avec ses yeux si pressants en me disant: "Dieu vous bénira, ainsi que toute votre famille." À ces mots qui répondaient à mon plus vif désir, l'émotion me saisit et je ne pus que me jeter sur sa main droite pour la baiser, pendant que de ma main droite, je serrais affectueusement sa main gauche. Léon XIII reprit: "Combien avez-vous d'enfants?" — Huit, Très Saint Père. " J'éclatais en sanglots pendant que le Pape, prenant ma

tête entre ses deux mains, m'attirait à Lui, et posant sa main droite sur ma tête la gardait longtemps, nous bénissant tous. J'étais émerveillée, mais cependant j'entendis Léon XIII me dire en s'éloignant: "Élevez-les bien, vous répondrez de leur bonne éducation."

Grâce insigne que lui envieront tous les pèlerins.

La mère était bien la digne compagne de ce bon chrétien. Très aimante, elle éleva pourtant ses enfants sans faiblesse et même virilement. Aussi Dieu se plut-il à les bénir, selon la parole du Saint-Père, et s'y choisit trois épouses et un prêtre. C'était bien aussi, croyons-le, la réponse à la prière qu'elle faisait chaque jour: "Merci, mon Dieu, des enfants que vous nous avez accordés, je vous les donne, je vous les consacre, je vous demande pour eux les grâces qui font les saints. Mon Dieu, accordez-nous la grâce de les élever chrétiennement; donnez-nous le soin et la vigilance nécessaires pour cela, et Vous-même, ô mon Dieu, daignez attirer à Vous

leur cœur et leur volonté. Affermissez-les dans la foi
 Qu'ils soient tous des saints, ou sinon, de grâce, mon
 Dieu, appelez-les à Vous de suite et de la manière que
 vous voudrez, maintenant qu'ils sont chrétiens "

Prière d'une âme qui donnait en même temps,
 à ses enfants, l'exemple de toutes les vertus.

Autour de tels Parents, Notre Mère puisa cette foi
 profonde qui domina toute sa vie. Son éducation fut
 confiée aux Religieuses Bénédictines dont elle garda
 toujours le meilleur souvenir. Le digne aumônier du
 pensionnat, vivant encore, disait ainsi son appréciation :
 "C'était une belle âme se donnant entièrement à tout-
 ce qu'elle faisait, elle n'aimait pas les choses à demi."
 Bel éloge faisant écho à cette parole de Notre Vénérée
 Mère Raphaël, proposant la chère postulante à la prise
 d'habit : " Cette âme est capable d'aller haut et loin, si
 elle est fidèle. "

Il ne nous appartient pas, ma Révérende Mère,

de préciser le degré où notre aimée Mère Paul de Jésus Rédempteur est parvenue, mais ce que nous pouvons dire c'est qu'elle a été constamment gémisseuse dans le don d'elle-même. "Se donner" c'était bien pour elle, le don et le but de la vie. Elle crut d'abord que c'était dans les Œuvres paroissiales, qu'elle devait montrer son amour à Dieu et elle s'y donna avec toute son ardeur et son savoir-faire intelligent qui la firent tant regretter. Mais Dieu veillait sur cette âme ardente.

A cette époque elle émit le vœu de victime et nous allons voir de quelle façon le Cœur de Jésus le lui fit accomplir.

Son entrée en religion mérite d'être mentionnée: Dès qu'elle eut entendu l'appel de Jésus et fixé son choix pour le Carmel, elle se présenta à notre monastère de Roanne où Notre Révérende Mère Raphaël, de sainte mémoire, l'encouragea à répondre fidèlement à la grâce. La lutte qu'elle eut à soutenir à la pensée de quitter sa famille où elle se sentait devenue un véritable appui

depuis la mort de son père jointe à la répugnance profonde qu'elle avait pour tout habit religieux, lui firent un instant douter de sa vocation. Le moment fut terrible :

"Aussi, disait-elle plus tard, je revois encore, comme si c'était hier, le coin du jardin où, en une soirée, je lus toutes les Conférences de Lacordaire sur le mariage : j'en sortis convaincue."

Pour éprouver sa vocation et aussi pour la conserver plus longtemps le, où elle était si nécessaire, sa famille lui avait demandé de retarder de quelques mois son départ pour le Carmel.

Ce délai écoulé, elle voulut éviter les adieux toujours pénibles, et, prétextant un voyage auprès d'une de ses sœurs religieuses, elle quitta la maison paternelle et s'ouvrit le son cher secret à sa sœur qui, croyant bien faire, l'engagea à différer encore son entrée et lui fit donner sa parole que son voyage au Carmel ne serait qu'une simple visite. Mais Jésus l'attendait là pour lui demander un acte d'amour généreux. C'était l'heure de la grâce. Son directeur, aumônier

124
du Carmel, lui dit qu'elle devait entrer le jour même, qu'il se tenait si assuré de la Volonté de Dieu à son égard qu'elle ne devait plus hésiter, et s'interdire tout regard en arrière. "J'ai donné ma parole!" disait la chère enfant.

Cependant, foulant aux pieds cette considération d'honneur, elle obéit et franchit la porte conventuelle. Notre Vénérée Mère, en la bénissant, lui dit: Cette âme que Jésus me donne sera ma vraie fille. — Cui, ma Mère, c'est mon désir, mais, ajouta-t-elle vivement, avec son ton de franchise ordinaire, je suis habituée à commander, il faut que je gouverne. — Ici, vous apprendrez à obéir. » Dès ce moment elle voua à Notre Mère Fondatrice la plus religieuse vénération, qui fit d'elle une enfant de consolation.

Ce fut le coup aussi douloureux qu'inattendu pour les siens, mais ils comprirent les droits de Dieu et puisèrent dans leur foi profonde la consolation de leur sacrifice.

Admise dans l'Herce sainte, ma sœur Paul de Jésus Rédempteur s'exclama aussitôt à la récréation: "Je me

demande si je n'ai pas fait un mauvais coup." Rassurée par le Cœur Maternel, elle ne songea plus qu'à s'appliquer aux nouveaux devoirs de sa sainte vocation. Il y avait de la besogne: son caractère vif et enjoué allait fournir au calme et à la modestie religieuse un vaste champ d'action. Des luttes intimes vinrent aussi l'éprouver, mais sa nature si droite, si franche ne lui permettant ni repli ni apitoiement sur elle-même, notre bonne sœur fut toujours facile à conduire. La C^{te} l'admit avec joie à la prise l'habit et à la sainte profession aux époques ordinaires et le 25 mars 1904, notre bon Archevêque Monseigneur Coullé, lui donnait le voile sacré.

Son esprit de foi envers sa Mère Prieure, sa confiance filiale, son aveugle abandon à l'obéissance, la firent triompher de toutes les difficultés. Un petit exemple vous le montrera, ma Révérende Mère; ayant reçu une forte grâce de réprimande en Communauté,

elle remerciait Notre Mère par ce billet touchant: "Ma Mère Vénérée quel bien vous m'avez fait; depuis ce matin, je suis au troisième Ciel."

"Quand Notre Mère reprend, c'est Jésus qui nous aime."

"Pour nous unir à Lui, Il nous tire de nous-même."

"Bénissez votre enfant, votre plus que jamais."

Si son âme était toute livrée à l'Autorité, ne cherchant que Jésus, son cœur était tout à ses sœurs dans un grand esprit surnaturel. La remerciait-on de quelque service rendu: "C'est ce qui lie", disait-elle, gaîment. Très adroite et douée de certaines aptitudes pour tous les genres de travaux, elle était un sujet de ressource pour la Communauté. Elle s'acquittait du travail le plus soigné, le plus minutieux, de la broderie la plus délicate avec la même aisance que des travaux de menuiserie, de reliure etc... Très active, elle comprenait le prix du temps en vraie fille du Carmel. Et l'exemple de notre Sainte Mère, elle travaillait parce qu'elle aimait

Jésus et les âmes, sans désir de récompense immédiate; aussi consolations et sentiments ne furent jamais l'objet de ses pensées et de ses recherches.

Vous l'avez compris, ma Révérende Mère, une âme de cette trempe était austère, dure pour elle-même. Elle avançait généreusement dans la carrière, toujours joyeuse, se dévouant sans compter. Tant qu'elle le put, elle soutint de sa belle voix le chant du chœur, où là, comme partout ailleurs, elle ne se donnait pas à demi.

Voici ce que nous écrit une de ses compagnes de noviciat qui ne put rester à cause de sa santé: C'est une vie courte, mais bien remplie. Le souvenir de cette bonne Mère laisse quelque chose d'imbaumant: une fidélité au devoir sans arrêt, en vue de Jésus et des âmes, son respect pour notre Vénérée Mère, sa charité pour ses sœurs, elle le retrouve - tout cela - là-haut. »

Quelques jours après sa prise d'habit, la robière vint lui essayer un habit tout rapiécé. La bonne officière

s'aperçut au feu de son regard du combat qui se livrait dans son âme. Le lendemain elle alla trouver sa Mère prieure et lui dit: "Ma Mère, ce matin en mettant cet habit j'ai passé un moment terrible, mais à l'raison, en regardant Jésus à la Crèche, à Nazareth, sur la Croix, j'ai tout compris." Et, baisant avec effusion son vieil habit, elle ajouta: "Maintenant toutes les pièces sont des pièces d'or, la sainte Pauvreté, que c'est beau!"

Elle pouvait dire plus tard à ses Novices:

"On peut souffrir horriblement et donner généreusement,"

L'raison où elle puisait la force pour donner ainsi, n'était pourtant pas de consolation. À sa dernière retraite, elle nous en rendait compte en disant: "C'est toujours la même chose: la sécheresse toute pure. Mais voyez, Ma Mère, ajoutait-elle, j'ai toujours pensé que ce n'est pas en vain qu'une âme se tient là, à ses pieds, sous son regard. Que si on ne sent rien, Louis fait et agit dans l'âme." Oui, Il agissait bien dans cette âme livrée, cette âme de bonne volonté dans

toute la force du terme. Et c'est à l'raison qu'elle reçoit cette grâce profonde sur laquelle s'appuya toute sa vie intérieure. Nous la trouvons dans un billet qu'elle écrivit à Notre Vénérable Mère: "Hier, à la lecture de l'raison j'ai été arrêtée par cette parole: Une âme religieuse est une âme qui vit cachée dans le secret de la Face de Dieu", je me répétais ce mot et peu à peu je le voyais s'imprimer en moi. Cette âme ne veut que Lui, et ne se découvrir à ses Supérieurs que pour Lui. Dans la Face il y a les yeux et la bouche: les yeux qui me regardent, me veillent, me reprochent mes fautes, les jugent et les voient telles qu'elles sont, scrutent mon cœur - sa divine Bouche qui me parle par Notre Mère, par le devoir... Et elle continuait ainsi dans le détail. Elle fut fidèle à cette grâce de lumière et s'efforça jusqu'à la fin de disparaître en Lui, de se cacher dans la divine Face de son Rédempteur, par l'humble devoir de chaque jour, car elle aimait à répéter: Le devoir c'est Dieu."

135
+
Notre Vénérée Mère Raphaël, qui suivait de loin son Carmel de Saint. Chamond, fit part à la Communauté de son inquiétude et du besoin que nos sœurs éprouvées par la maladie avaient d'être aidées.

Le lendemain la jeune professe dit à sa Mère Prieure: "Ma Mère, j'ai porté votre peine toute la nuit; depuis ma profession j'y pense et je ferai tout pour aider cette œuvre de Notre Mère." Notre Vénérée Mère la bénit en lui recommandant de prier, sans lui montrer la consolation qu'elle lui donnait et désormais, sa Révérence s'appliqua, et elle s'entendait admirablement, disait notre Archevêque, à former les âmes; sa Révérence s'appliqua, disions-nous, encore avec plus de soin à former sa novice et elle pouvait dire en toute vérité: "Je puis compter sur elle, j'ai beau l'observer, elle est toujours la même."

En 1912, notre chère Sœur quittait sa maison de profession qu'elle aimait tant et se donnait à ce

134
cher Carmel avec le plus entier dévouement. Dès lors, com-
mença pour elle une vie d'oubli le plus complet dans une
charité sans borne. Jamais elle ne calcula avec ses forces et
il lui fallait un ordre de l'obéissance pour l'empêcher d'aller
trop loin.

Son religieux et paternel dévouement lui attira tous les
cœurs et en 1915, elle fut élue Supérieure

Ce que furent pour la Communauté et pour
notre chère Mère ces six années de charge peut se
résumer ainsi; elles furent fécondes en grâces, en croix
et en consolations. La grâce, elle sut l'attirer par
ses ferventes prières, sa profonde humilité, son amour
de la régularité, donnant le bon exemple en tout, selon
le désir de notre Sainte Mère Thérèse pour Elle qui est
en charge. Elle la répandait autour d'elle par sa douce
bonté, son abord facile, son amour si surnaturel des
âmes que lui avait confiées Jésus. C'était vraiment le
Pasteur-Mère. Elle donnait aussi la grâce au dehors.
Les amis de notre Carmel sortirent unanimes dans les

éloges qu'ils font de sa bonté, de son aménité de son esprit si religieux. Aussi lui gardent-ils une profonde vénération.

La grande consolation fut de préparer des Épouses à Jésus; elle les formait avec douceur, dévouement et sage fermeté. Son but était de faire régner dans ce cher Carmel la régularité par l'obéissance, la ferveur par le recueillement et le silence, l'union par la plus délicate charité. En un mot, conserver cet esprit de Notre bien-Aimée Fondatrice qui faisait dire à l'un de nos anciens Supérieurs après une visite canonique: "J'imagine que le premier couvent fondé par Sainte Thérèse devait être comme celui-ci".

Le divin Maître, qui se plaît à tempérer nos joies par la Croix, fit rencontrer à notre chère Mère d'amères déceptions, lui enlevant prématurément des sujets sur lesquels elle comptait avec raison pour l'avenir de ce Carmel qu'elle aimait tant. Mais sur la Croix, elle trouva toujours Jésus et avec Lui un gage d'espérance et de bénédiction.

En 1919, pendant le Carême, notre chère Mère éprouva un malaise général. Mais, héroïque toujours, elle allait. À la dernière semaine, nous consultâmes notre bon Docteur qui nous entoura d'un si charitable dévouement. Un grand repos fut ordonné. Mais bientôt des symptômes alarmants se manifestèrent et une péritonite des plus graves se déclara. En quelques jours, notre bonne Mère était à toute extrémité. Nous eûmes recours à Notre Dame du Sacré-Cœur, l'avocate des causes désespérées. Et Monseigneur intervint par une défense formelle de mourir. La Grandeur eût la bonté d'administrer notre Mère, mais en nous assurant que ce n'était pas un sacrement de mort, mais un sacrement de vie. En effet, dès ce moment tout danger fut écarté, à la grande surprise de nos dévoués Docteurs qui ne lui donnaient que deux jours de vie.

La convalescence fut longue, la maladie était compliquée d'une coxalgie qui laissa Notre Mère infirme pour le reste de sa vie.

En 1921, époque de nos élections, elle déposait la charge et était élue première Dépositaire. De quel secours elle fut pour nous dans cet office si délicat et où elle se dévoua jusqu'à la mort!

Nous espérions que le repos et les ménagements hâteraient le rétablissement de ses forces, mais le mal continuait lentement sa marche, l'estomac ne fonctionnant que très difficilement. Il y a deux ans, il se compliquait encore. Nous crûmes d'abord à une simple bronchite, mais, hélas! c'était plus qu'une bronchite. Grâce à des remèdes énergiques et à sa foi, on put encore un peu enrayer le mal et elle reprit quelques actes de Communauté. Que de dons sont montés de cette infirmerie, où, en union avec Jésus-Hostie qui la visitait souvent, elle s'immola, vraiment privée de la vie commune qui était sa vie et où quelques jours avant sa mort, pendant nos belles fêtes pour notre Bienheureuse, notre bon Cardinal et Monseigneur notre Evêque¹²¹ et Supérieur venaient la bénir.

(1) Cardinal Coullié

(2) Mgr Chassagnon

196

En Carême dernier, elle fit sa retraite encore avec plus de ferveur: " Oh! que je vous en ferais bien la faire! ", nous disait-elle. Aussi avec sa générosité habituelle elle alla trop loin sans que nous en doutions et dut s'aliter à la fin de la retraite.

C'est ainsi qu'elle allait toujours au bout d'elle-même, toujours la même douce et souriante.

Que de souffrances elle a ainsi dérobées aux regards des créatures et croyons-nous aussi à ses propres yeux pour en laisser tout le parfum au divin Maître, " car nous disait-elle, un jour, j'ai compris que, quand le bon Dieu envoie certaine petite maladie longue, il faut s'y habituer, faire bon ménage avec elle, pour ne pas la faire supporter aux autres. "

La faiblesse augmentant de jour en jour, nous suivions d'un regard inquiet, ce travail de destruction dont notre chère Mère semblait ne pas se douter; disait souvent à ses infirmières et à nous-mêmes: " Je me remettrai, vous verrez. "

Le jeudi 12, elle put encore se rendre un instant au parloir tout proche de son infirmerie. Nous espérions encore la garder quelques mois, mais le lendemain une crise très douloureuse nous enlevait tout espoir.

Nous lui proposâmes de recevoir l'Extrême Onction. Elle nous regarda d'abord avec étonnement, puis sans l'ombre d'un retour, elle se jeta dans cette nouvelle Volonté de Dieu sur elle: "Alors, ma Mère, dit-elle avec une simplicité d'enfant, préparez-moi à bien mourir."

À 4 heures du soir, Monsieur le Curé entra pour la confesser et lui faire les Saintes Onctions. Elle demanda pardon à la Communauté avec une humilité si vraie que notre bon Curé en fut profondément ému et édifié.

Après la cérémonie, toutes autour d'elle nous étions réunies. Avec un céleste sourire elle nous regarda chacune et nous dit: "Ce matin, Jésus m'a fait

134

comprendre qu'il venait me chercher. Je savais bien qu'il était doux de mourir au Carmel, parce que j'avais vu nos sœurs, mais je ne croyais pas éprouver tant de joie et une si profonde paix. Il y aura le jugement, c'est vrai, je pense à mes péchés, mais sans crainte. Je vais être jugée par Celui que j'ai aimé plus que tout ici-bas.

On respirait près d'elle cette paix qui nous faisait penser à ce que nous allions chanter le jour même.

"La paix, œuvre de justice, régnera et la pratique de cette justice donnera un repos et une félicité sans fin."

Et ce ne fut plus qu'un désir, qu'un appel de Jésus.

"Laissez-moi quitter cette terre, disait-elle à une de ses infirmières. Je ne vous suis plus utile, puisque c'est la Volonté de Dieu. Venez Jésus... Oh! merci, de venir me chercher." A une de nos sœurs qui, en lui rappelant le passé, lui disait qu'elle en avait peut-être trop fait:

"Oh! je ne regrette rien, rien. On n'en fait jamais trop pour Dieu," répondit-elle.

Avec sa foi profonde en l'Autorité, elle nous

appelait souvent et désirait nous avoir auprès d'elle:
 "Je demande tant que Notre Mère soit là pour le grand moment."

Le lundi, 16 juillet 1923, après le salut so-
 lennel, on vint nous chercher en toute hâte: "Allez
 chercher notre Mère, je crois que c'est le moment." Il
 n'était plus très loin, en effet. Elle put suivre encore
 en français les belles prières de la recommandation
 de l'âme. Peu après, l'agonie commençait douloureuse
 mais si calme. A une d'obéissance jusqu'au bout, le
 dernier mot que nous pûmes saisir fut: "Oui, ma
 Mère." Vers dix heures et demie, un râle plus doulou-
 reux nous avertissait de l'arrivée de l'Époux. Au
 mouvement de ses lèvres nous comprenions qu'elle su-
 suivait aux invocations que nous faisons....
 puis, tout s'arrêta. Elle était devant Dieu. Notre Reine
 du Carmel, au soir de sa fête était venue chercher son
 enfant, dernière délicatesse de notre chère Mère pour
 celle qui avait été si filiale pour elle, pour ses Mères.
 Prières.

Il nous faut ajouter, si vraie Mère pour le Carmel de son Cœur Immaculé.

Il était onze heures moins le quart, les infirmières et nous étant présentes.

Les traits souffrants d'abord prirent, peu à peu, une expression de doux repos et le sourire alla s'accroissant pendant tout le temps qu'elle fut exposée au chœur.

Le mercredi, un magnifique cortège de prêtres et de séminaristes l'entourai... Nous en étions toutes émuës. Devant cet hommage rendu à notre bonne Mère, il nous semble voir comme un gage de la récompense que Dieu donnait à cette âme qui avait tant aimé la Sainte Eglise et tout offert pour Elle et ses prêtres.

Nos cœurs étaient meurtris par cette nouvelle séparation, mais quand même pleins de reconnaissance pour Jésus qui lui avait fait la grâce de choisir de venir la chercher en un pareil jour.

113
Cependant, comme les exigences d'amour de notre
Epoux sont impénétrables, nous vous prions, ma
Révérende et très Honorée Mère de lui faire rendre au
plus tôt les suffrages de notre Saint-Ordre, les Indul-
gences "Via Crucis" et des six Pater et tout ce que votre
Charité vous suggérera. Elle vous en sera bien reconnais-
sante ainsi que nous qui avons la consolation de nous
dire, en union à Jésus

Votre humble soeur et servante
Sœur Thérèse-Marie du Cœur de Jésus
R.C.I.

De notre Monastère du Saint Cœur de Marie,
sous la protection de Notre Père Saint Joseph
et de Notre Mère Sainte Thérèse, les Carmélites
de Saint-Chamond, le 4 août 1923.

Imprimatur

Lugduni, die 4 Augusti 1923

† Stephanus-Trenoullis
ep. Atyd. aux. Lugdunensis.

Expliqué par M. J. N. Notaire J. N. Vignou D. M. D. M.
pour Maria Vignou 1/11

Marie. Joseph Vignou

que Dieu a rappelée à Lui

le 28 Décembre 1936

dans sa 6^e année.

«Jésus l'ayant regardée, l'aima et lui dit: Viens.
- S. Marc -
Je serai l'ange de la famille et Jésus ne me refusera
rien pour vous.

Je vais vous préparer une place pour que vous soyez
là où je serai.

Vous le savez, mon Dieu, cette enfant était notre joie
mais parce que vous nous l'avez demandée pour la placer
parmi vos anges, nous vous l'avons rendue sans un murmure.
Faites que notre foi comprenne cet quel bonheur s'en est allée notre
petite bien-aimée.

Elle n'a connu de la terre que la douceur de nos tendresses!
Nous vous disons merci, Jésus pour l'avoir préservée des larmes
que nous versons.

Elle est en vous, mon Dieu. En vous, elle nous reste éternellement
unie. Elle nous voit, elle nous aime, elle prie pour nous.

Son sourire encourage nos faiblesses, ses yeux suivent
chaque pas de nos vies. Sa voix chérie relève tout bas nos
cœurs brisés, broyés... Et soulevés par elle, nous vous disons:

«Seigneur, Jésus que votre volonté soit faite!»

Gabrielle Vignon

Gabrielle Vignon, troisième enfant de Joseph Vignon et de Gabrielle Dessalles, naquit à Complepuis, le 15 avril 1924. La joie causée par cette naissance ne fut pas longue, hélas!

Le 20 avril, ce petit ange montait au Ciel, ... laissant dans la peine la famille qui déjà l'aimait tant!

a Je n'ose toucher à ce deuil. Ni les flocons, ni les lilas blancs ne sont assez en deuil!
 O Vierge, ayez pitié de cette mère. Vous seule pouvez mêler votre douleur à la sienne! Cette plaie! du côté!... Vous seule avez les mains assez douces pour la panser!...

Francis Jammes.

faut-il mettre le mot de Francis Jammes ou le garder pour Marie Joseph

143

Madame Charles Vignon

Louise Favrichon

n aissance 6 juin 1887, décédée le 22 décembre 1932

Louise naquit à Saint Symphorien de Lay, (Loire), le 6 juin 1887.

Ses Parents: Joseph Favrichon et Béatrix Bragard étaient des chrétiens convaincus; rien d'étonnant que Louise ait reçu l'éducation qui a fait d'elle la jeune fille, puis la mère de famille exemplaire.

Louise aimait beaucoup sa Grande Mère paternelle, Madame Favrichon dont, hélas, elle ne jouit pas longtemps.

décédée
dans sa 45^e
année - à Grassy

1934 - 1887

1890	3 ans
1900	13 ans
1934	47 ans

50 ans

Après ses premières études à St Symphorien dans sa famille, elle fut élevée par les Dames de Nazareth, à Oullins. A la fermeture d'Oullins, ces Dames se transportèrent en Suisse, à Ecattiana, aux bords du Léman, et Louise les y suivit jusqu'à la fin de ses études.

Reentrée de pension, Louise se formait à devenir la bonne maîtresse de maison qu'elle a été; elle développait ses goûts de musicienne et se dévouait aux œuvres paroissiales surtout au chœur de chant. Elle aimait la poésie, écrivait facilement en vers et a laissé un recueil de morceaux que l'on relit avec plaisir.

Vint, pour elle le moment de s'établir. Son père la voyant, avec peine, refuser de beaux projets de mariage, lui dit un jour. "Enfin, pourquoi repousses-tu toujours les propositions

qui se présentent? N'aurais-tu pas l'idée de te marier? Si, mais je voudrais quelqu'un comme Monsieur Vignon, imprimeur d'Amplepuis - Mais, tu sais bien qu'il est marié. - Il a un frère, bon Papa. „ ... Et, on sait la suite...

Le 3 septembre 1907 eut lieu le mariage de Louise Favrichon et de Charles Vignon.

À l'église décorée, illuminée, fleurie, belle cérémonie bien touchante et recueillie. Discours et Messe par Monsieur le Curé de Leignieux frère du marié - chant de circonstance: "Dieu d'Israël" si bien chanté par les chanteuses - Musique religieuse - etc.

Belle journée favorisée du soleil. Nombreuse assistance. Grande marque d'attachement et de respect pour la famille Favrichon.

À la sacristie, quel défilé pour les félicitations!

L'école des Frères avait été mise à la disposition de Monsieur Favrichon pour le repas et l'emploi de la journée, afin que tous les invités puissent jouir de cette belle réunion des deux familles. Au repas, après des toasts nombreux, dont un du Commandant Farges d'Imphieux, Chef de bureau arabe, Monsieur Cabard, père de Madame prit la parole.

Le lendemain commençait le long et beau voyage de noces dont les nombreuses photographies rappellent le souvenir.

De retour à St Symphorien le jeune ménage commence cette vie qui devait être si simple. La naissance de Joseph, en fin mai 1908 vient agrandir la joie des jeunes époux. Puis, ce fut Jean, puis André. Pour cette Maman chrétienne la tâche d'éducation lui était sérieuse, car elle voulait

non seulement soigner, mais "élever" vraiment ses enfants. Pour chaque caractère à former, elle avait la manière, elle pouvait être fière de ses enfants qui lui faisaient honneur. Le papa partageait les mêmes sentiments.

Mais, hélas, la guerre survint... et le 2 août 1914, le cher papa était appelé et "partait faire son devoir" - Louise, en chrétienne, accepta cette séparation si dure et tâcha d'adoucir par son courage, l'éloignement que l'on espérait... "court", et qui, hélas, fut si long! Par les lettres, par les provisions envoyées très fréquemment, elle entretenait le courage de Charles. De son côté, Charles réconfortait les siens par ses lettres; il était si admirable et si courageux.... Quelle joie quand il put annoncer une permission!

Louise se dévouait aussi pour les soldats de

St Symphorien et préparait, puis expédiait vite
"les petits paquets" qui apportaient tant de
réconfort!

Et ce fut ainsi pendant les 4 années de guerre.
Quelle joie le jour de l'armistice!

Charles "revenait" ayant échappé à tant
de dangers et résisté à tant de souffrances.
Les prières de Louise et des enfants, si touchantes
parfois étaient exaucées!

Louise a été admirable aussi pendant les
années de la maladie de son Père. Terrible épreuve
pour elle. - Une autre épreuve: "la mastoïdite
d'Alice". Et le bien triste accident d'auto
arrivé à Loulou pendant qu'elle gardait Alice,
opérée.

À son retour de Lyon, les longues semaines
à soigner Loulou dans des souffrances continues.

alles... A-t-elle reconnu assez visiblement
la protection de la Petite Sœur Chérie de
l'Enfant Jeune? A chaque "à coup" dans
cette maladie, Louise réunissait ses enfants
et, avec eux et le papa priait avec confiance
et la "complication redoutée" était écartée.
Cette confiance a été admirable.

La tâche de mère de famille s'augmenta
par de nouvelles naissances. En bonne chré-
tienne, elle voulait donner à ses huit enfants
les principes de foi profonde qu'elle possédait.
On comprend que c'est un travail continuuel
pour suivre ces petites natures différentes,
et les guider avec douceur et fermeté. Au besoin
Louise avait toutes les qualités pour cela.

Il faut parler aussi "des joies" de cette
Chère Maman. D'abord, la vocation de Jean.

Etre mère d'un prêtre, était pour Louise la plus grande faveur. Elle la comprenait lorsqu'elle disait un jour à tante Marguerite "C'est une grande grâce d'avoir un fils prêtre, mais, voyez, il faut l'enfanter deux fois!" ce qui suppose des prières et des sacrifices quotidiens, ceux dont elle a entouré Jean.

Puis, grande joie de vivre dans une si belle famille. Quelle vie joyeuse de toute cette jeunesse si bien suivie par les Parents!

A la prière du soir, en commun, c'était joli de voir toute cette famille réunie. Un détail intéressant. A Noël la prière se faisait devant la crèche de l'Enfant Jésus et ils étaient représentés par des moutons, tous ces petits enfants. Il arrivait, parfois, qu'un ou deux se trouvaient éloignés plus que les autres du petit Jésus..... ils

représentent ceux qui n'avaient pas été sages. Quel stimulant !

Pendant les années de pension, Louise tenait à garder contact avec ses fils, par une correspondance suivie.

Voici les vacances !... Quels beaux voyages à Choron, Genève, Catiana et autres, sans compter les réunions de famille. Louise les aimait ces réunions et facilement en laissait le souvenir par des "vers" adressés au héros de la fête. Pour ne citer qu'un cas - "Les noces d'argent d'Oncle Abbé de Lignem" - "une poésie" tellement délicate, composée par elle a fait l'admiration de tous.

Les enfants l'ont récitée avec cœur, joie et respect, quelques strophes chacun.

Le mariage de son fils aimé Joseph, donnait à Louise la joie de voir se fonder

tout près d'elle un nouveau foyer. Dieu en soit béni !

Louise a assumé longtemps la charge de la Ligue des Femmes françaises pour le canton de St Symphorien et s'y est dévouée pleinement.

Mais, hélas, la maladie guettait cette vaillante chrétienne et cette travailleuse toujours sur la brèche et cette bonne Louise fut forcée de se soigner sérieusement.

Elle eut besoin de tout son courage pour assister au mariage de son fils André à Saint-Etienne. Ce fut bien sa dernière sortie.

Pendant sa maladie elle a souffert beaucoup de ne pouvoir continuer sa vie de prière, de réception, de sacrements qui lui était si chère. Elle eut du moins une grande consolation, la perspective de la vocation de Loulou. En me-

l'annonçant, elle me disait très émue : "Voyez, c'est une "étoile" dans mon ciel de malade."
Nous avons pleuré toutes deux, sans rien pouvoir ajouter.

Louise fit plusieurs séjours dans le midi, sur la côte d'azur. Une amélioration était tant désirée. Hélas, il n'en fut rien.

Signé :
Ante Alice
d'Amplepuis.

Elle mourait à Grasse le 22 déc. 1934.
Prénoms de Louise. - Louise Marie Jeanne Eugénie.

Réflexion d'Alice de St Symphorien.

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai lu les notes que tante Alice a écrites sur Maman. Elle a réuni là, l'essentiel de ce que l'on peut dire, je vais y ajouter mon apport personnel.

Signé : Sa fille.
Alice de St Symphorien de Lay

Compliment récité pour les Noces d'argent d'Oncle Louis - septembre 1925. 145

1^{er} couplet

Cher Oncle, permettez aux bouches innocentes.
De tout petits enfants d'évoquer un instant
Le souvenir très cher à votre âme fervente
Du jour pieux et doux de vos Noces d'argent.

2^e couplet

D'autres, bien avant nous, en ont fait la mémoire,
Vos vénérés Parents dont le plus grand bonheur
Fut votre sacerdoce, en ont chanté la gloire,
Et dans le Paradis ont béni le Seigneur!

3^e couplet

Dieu depuis bien longtemps, a dans votre famille
Fait germer de beaux lys pour le docteur et l'autel
Des cœurs purs, méprisant tout ce qui passe et brille
Et n'ayant de l'attrait que pour les dons du ciel

4^e couplet

Fiers de l'appel divin, ils ont quitté le monde,
Renoncé pour toujours aux terrestres douceurs.
Leur mission est belle et leur tâche seconde,
Des foyers, des berceaux ils sont les protecteurs!

5^e couplet

Et si notre famille entre toutes bénies,
Reste fidèle à Dieu, prospère chaque jour,
Sans la joie ou la peine est tendrement unie,
Par les liens puissants d'un fraternel amour,

6^e couplet

Elle se doit aux mains qui, sans cesse, pour elle,
Se lèvent vers le Ciel implorant du Seigneur
Sa grâce qui soutient lorsque l'âme chancelle,
Le zèle pour le bien, la paix dans la douleur...

7^e couplet

Et nous, petits enfants qui venons en ce monde,
Sortis de tout un passé de grandeur et de foi,
Ne laissons pas mourir la semence profonde
Mon Dieu, venez, chez nous, glaner comme autrefois!

8^e couplet

Cher Oncle en célébrant ce grand anniversaire
Et nos noces d'argent, ensemble, demandons
Au bon Dieu de bénir votre saint ministère
De le rendre facile et toujours plus fervent.

Nos souhaits

1^{er} chœur Qu'il bénisse Saint Cyr et ses œuvres pieuses
Que d'un peuple de choix, vous soyez le Pasteur
Qu'il répande sur vous ses faveurs précieuses,
Qu'en paix vous travailliez dans le champ du Seigneur!

2^e chœur Et que dans 25 ans, la famille complète,
Toujours prospère, unie et plus nombreuse encor
Puisse se rassembler pour une douce fête,
Et célébrer gaiement vos belles Noces d'Or!

Copie des lettres
reçues à Autun pendant les
10 jours de la maladie de notre
chère Tante Alice.
Elles montrent la dévouée et profonde
affection dont jouissait la chère Malade.
— Les garder comme documents. —

Lettre de mon père Paul m'annonçant
le départ de notre chère tante Alice pour le ciel.

Elle est du 8 avril 1958.

Je la copie avec émotion

Ma chère Marguerite,

5-4-1958. Notre dépêche t'aura appris que
notre bonne sœur Alice nous avait quittés. Sa
mort aura été comme sa vie un modèle de rési-
gnation. Nous en garderons un souvenir éternel,
inoubliable.

C'est le vendredi-saint à 14 h. 30, 4 avril,
que notre chère Alice est tombée en agonie - pour
s'éteindre définitivement le samedi matin à 4 heures

moins un quart. - Chérie, Bernard et moi avons assistés à ce moment angoissant, sûrs d'avoir assistés à la mort d'une sainte. Nous en causons souvent et pensons comme elle doit être heureuse maintenant qu'elle a reçu la récompense de toute sa vie de dévouement pour les autres et d'amour envers le bon Dieu. - Quels exemples elle nous laisse notre bonne Alice : exemples de charité, de pitié que la foule nombreuse, très nombreuse, venue lui faire une visite dernière sur son lit de mort était comme unanime à vanter : ses mérites, sa délicatesse envers tout le monde lorsqu'elle faisait la charité. Elle ne voulait pas être ni vue, ni remerciée.

Le jour des funérailles une foule nombreuse l'accompagnait à sa dernière demeure. Elle repose en paix auprès de bonne Maman et bon Papa et de ma chère Antoinette et de tous ceux qui l'ont précédée dans la tombe. Nous prions pour elle - mais nous la prions surtout pour nous pour lui demander aide et protection.

Je comprends que tu n'aies pas accepté mon offre de venir à Annapolis en raison de la fatigue et aussi de l'émotion. Les prières ne connaissent pas les distances et le mérite, les tiennes lui auront été appliquées de suite, par le bon Dieu.

Il nous sera agréable d'alors te voir bientôt. Si les santes le permettent, - nous pourrions aller causer de notre bonne sœur Alice qui va bien nous manquer.

Je pense que ta santé se maintient, nous le souhaitons bien ardemment. Avec l'espoir d'aller te voir bientôt, je termine en t'assurant de ta grande affection pour toi, de tout mon entourage et t'embrasse bien affectueusement.

Union de prières réciproques pour tous ceux que tante Alice a laissés.

Signature de Paul.

Suivent les Lettres qui m'ont tenue au courant
de Tante Alice pendant sa maladie.

1^{re} lettre. Trompepuis, le 28^e/₃ 1958 Vendredi
quelques lignes d'affection comme préambule.

Ma chère Marguerite,

Ici, à son lever, tante Alice nous a fait peur.

Il était 7 heures $\frac{3}{4}$ quand Thérèse allant dans sa
chambre, trouve notre bonne sœur Alice - adossée contre son
lit, la bouche un peu tordue et parlant difficilement.

La veille elle s'était couchée allant bien. Ce matin à son
réveil elle devait se sentir bien puisqu'elle s'était habillée
comme chaque jour pour aller à la Messe - avait mis son
chapeau et elle était prête à sortir lorsque Thérèse l'a vue.

Nous avons de suite pensé qu'elle avait dû avoir une petite attaque. - Le Docteur demandé en toute hâte, est arrivé bien rapidement et nous l'a confirmé. Elle a donc été soignée de suite. Elle conserve une paralysie du côté droit et ne peut pas parler. Elle comprend ce qu'on lui dit et répond par des mouvements de tête pour nous faire savoir qu'elle a compris.

Il faut donc patienter et attendre pour voir quelle marche va suivre sa fatigue. Nous attendons le D^r Martin qui doit revenir ce soir.

Je te tiendrai au courant n'en doute pas. Sois bien assurée aussi que nous l'entourons avec toute notre affection, mais que dans la circonstance, nous ne pouvons que nous en remettre à la divine Providence.

Nous t'embrassons bien affectueusement ma chère Marguerite et comptons bien sur tes prières.

Signé : Paul J.

186
2^{ème} lettre. Amplepuis, samedi, le 29/3 1958.

Ma chère Marg^{te}.

Notre bonne sœur Alice est toujours dans le même ~~bon~~ état. - La nuit a été paisible, elle a dormi à certains moments, et, au matin, il semblait qu'elle allait un peu mieux.

Le Docteur Martin l'a revue ce matin, et a constaté que la tension avait baissé. - 20 vendredi matin - 18 vendredi soir - et 15 seulement samedi matin. température en baisse également. 38°. Malgré cela, il réserve son pronostic, étant donné que la paralysie est complète dans tout le côté droit et de la même difficulté à parler. Elle comprend tout ce qu'on lui dit, mais ne peut répondre que par des signes de la tête. Elle ne peut rien prendre par la bouche, ou si peu. 1 cuillerée à café d'eau de temps en temps, qu'elle avale difficilement. Il faut donc attendre pour pouvoir

se prononcer sur la marche de cette maladie. Alice a un bon tempérament comme tu le sais, mais elle a 78 ans et le Docteur Martin nous l'a appelée plusieurs fois. A la grâce de Dieu et prions-le qu'il guérisse notre bonne Alice. Je te tiendrai au courant.

Chère se joint à moi pour t'embrasser bien affectueusement et nous nous recommandons tous à tes bonnes prières.

Signature de Paul.

Nous attendons ce soir une infirmière

Mardi 1^{er} avril 1958

Ma chère Marguente,

Au courrier de ce matin nous avons eu ta lettre de lundi et avons appris, avec satisfaction, que ta santé se maintient. Nous l'avons lue aussitôt à Alice

186
heureuse de penser aux prières que tu adressais au bon Dieu pour elle - à toutes ses intentions.

Notre bonne sœur reste toujours dans le même état Paralysie complète du côté droit et de la parole. Le Docteur dit qu'elle ne doit pas souffrir physiquement ou très peu - mais qu'elle doit souffrir moralement. Alice comprend tout ce qu'on lui dit - lui demande - mais ne peut répondre que par un signe de tête. A certain moment, on comprend qu'elle voudrait demander quelque chose, mais on arrive pas à comprendre ce qu'elle veut. C'est pénible.

Le Docteur Martin réserve son pronostic en répétant qu'elle a 48 ans. - L'infirmière est une personne d'une cinquantaine d'années qui en a bien soin, lui fait les piqûres pour soutenir le cœur. Ces 2 dernières nuits elle a dormi de bons moments, mais sommeil agité. Nous ne pouvons que confier notre chère Alice au bon Dieu. Elle l'a tant aimé Il lui viendra en aide, la soutiendra et nous aussi. Je te tiendrai bien au courant et serai heureux de te donner des nouvelles.

plus rassurantes. Je t'ai dit qu'elle avait reçu l'échème -
Onction vendred²⁸ mars soir, entourée de la plupart de ses neveux
et nièces d'Amplepuis. J'ai prévenu Charles dès qu'Alice a
été fatiguée - il est venu la voir aussitôt.

Unissons nos prières pour que les derniers moments
de notre chère sœur soient doux, si c'est le moment que le
bon Dieu a choisi pour la récompenser.

Je pense que ma lettre partira malgré les grèves.

Chérie se joint à moi pour t'embrasser & demande de
penser à tous ceux d'ici dans tes prières

Signature Tant

Mercredi 2 avril 1958

Ma chère Marguerite,

Avec les grèves du Chemin de fer j'ai peur
que tu sois restée quelques jours sans nouvelles de
notre bonne Alice - qui, hélas ! ne va pas bien ce

soir. Elle s'affaiblit et nous donne des craintes qu'il nous est difficile de fixer - Le Docteur Martin doit la revoir ce soir, mais ma lettre sera partie et je ne pourrais te dire ce qu'il en pense.

Elle a toujours toute sa connaissance - mais ne dit aucune parole. Elle répond à nos questions par des signes de la tête tout comme les premiers jours. Parfois, elle remue les lèvres comme pour dire quelque chose mais impossible de savoir ce qu'elle demande ou veut dire.

Si le voyage ne devrait pas te lasser et t'impressionner, je t'offrirai de t'envoyer chercher par un de mes fils, mais ce serait bien pénible pour toi. Fixe moi bien simplement.

Union de prières pour Alice et tous ceux qui sont inquiets autour d'elle

Bien affectueusement à toi, je t'embrasse ma
Chère Marguerite

Signature.

Vendredi-Saint - 4 avril. 17 heures.

Ma chère Marguerite,

Depuis ce soir, 14 heures, notre bonne Alice est entrée en agonie et sa récompense céleste n'est plus qu'une question de temps. Nos prières s'unissent aux tiennes pour demander au bon Dieu d'adoucir ses derniers moments et de l'accueillir dès son arrivée dans son Paradis. Vendredi-Saint! Quel beau jour pour faire ce grand voyage!

Reçu ce matin ta bonne lettre, nous la lui avons lue 2 fois.

Je comprends bien ta décision pour le voyage offert: fatigue et émotions me conviennent fort. L'excuse à te le proposer quand même. Je te tiendrais au courant, mais tu comprends que le deuil nous en est pas loin. Bien fraternellement à toi - Je

embrasse, ma chère Marguerite, avec toute mon affection, en demandant une petite prière pour tous ceux qui vont souffrir du départ de notre sainte Alice.

Signature.

Samedi-Saint. - Deprêche

Alice nous a quittés cette nuit (du vend. au samedi)
Funérailles lundi 11 heures. - Le demandons
union de prières. Paul.

De M^{me} Fournier d'Annecy - 13 avril 1958

Ma bien chère tante

Voilà plus de 8 jours que le Seigneur a rappelé à Lui "notre petite tante Alice". Et je ne vous ai pas encore exprimé ma sympathie. - Vous savez que je prends une grande part à votre bien grande peine, car moi-même je la partage. C'est toute une tranche de ma vie qui disparaît avec elle. Sa présence affectueuse et forte a marqué mon enfance. Que de connaissances je lui dois! C'est elle qui m'a fait décider d'aller à Lourdes et qui, avec vous m'avez procuré la joie d'y aller la 1^{ère} fois. - C'est elle qui m'a parlé du Sacré-Cœur, du Pape, ayant su m'en donner l'amour et la vénération.

Elle était l'amie à qui on pouvait tout dire, à qui on pouvait s'en avoir recours et dont la bonté inlassable apportait calme et apaisement.

Faut-il rappeler aussi les promenades quotidiennes à la poste pour y porter le courrier et y expédier des mandats? Je ne les manquais pas et au retour, nos arrêts à l'église pour une visite au S.^t J.^s. Et plus tard, combien elle était attentive aux soucis, aux besoins de ses neveux, petits-neveux et arrière-petits-neveux! On pourrait très compter sur sa prière.

Comment ne pas évoquer aussi tout son dévouement aux œuvres paroissiales - patronage - instruction des autels - des linge de la sacristie de et tout cela avec simplicité, douceur, compétence et humilité. Et j'aurais oublié de parler des reproches de la fête-Place!

Ne trouvez-vous pas qu'en pensant à sa vie toute donnée au Seigneur et aux autres qu'on pourrait lui appliquer ce passage de St Jean, dans l'Apocalypse: "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur! Dis maintenant, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent".

C'est la 1^{re} pensée qui m'est venue lorsque le Samedi-saint on m'a téléphoné la nouvelle de son décès. Ce qui me m'empêche pas de prier pour elle et pour tous ceux qu'elle a laissés dans la peine.

suivent des détails sur la famille.

de Paul

Kintlepuis, le 13 mai 1959 pour le service de Quarantaine. Ta lettre vient de m'arriver, j'allais justement t'écrire pour te dire que le service de quarantaine pour notre bonne sœur Alice était fixé au mardi 20 mai. Unis-toi donc d'intention, car je ne compte pas que tu venilles venir en raison de la fatigue d'un voyage facile.

Depuis le départ d'Alice notre maison est bien vide. On ne le réalise pas encore. Il semble très qu'on va la rencontrer dans les convois, tellement on était habitué à la voir circuler dans la maison. Chérie me faisait la même réflexion ainsi que mes fils.

Notre sœur Alice a laissé dans la paroisse un souvenir qui ne s'effacera qu'après notre génération. Une de bonanges j'ai entendues sur elle, pour des gens de toutes conditions. Ils arrivaient à rappeler les services qu'elle leur avait rendus, ses bons conseils: elle nous manque bien; et elle manque de plus en plus.

